

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

Seine et Seine-et-Oise..... 15 » 30 » 60 »
Départements..... 18 75 37 50 75 »
Union postale..... 21 50 43 » 86 »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
de France et d'Algérie.

L'Assemblée générale des Actionnaires du FIGARO

L'Assemblée générale annuelle des actionnaires de la Société du *Figaro* pour l'exercice 1908 a eu lieu hier, à trois heures et demie, à la salle de la Société des anciens élèves des Arts et Métiers, rue Chauchat, sous la présidence de M. G. Prestat, président du Conseil de surveillance.

Après avoir déclaré que toutes les formalités légales avaient été remplies pour la validité de cette assemblée et que près de 5.000 actions étaient présentées ou représentées, le président a prononcé la parole à M. Gaston Calmette, Directeur-Gérant, qui a lu le rapport suivant :

Messieurs,

L'heureuse progression des recettes et des bénéfices du *Figaro* se continue, et j'ai le plaisir de vous proposer cette année encore une nouvelle augmentation de dividende pour l'exercice 1908 dont les comptes vous sont soumis, en vertu de l'article 13 des statuts, dans l'assemblée générale ordinaire d'aujourd'hui.

D'accord avec votre sagesse, d'accord, en cela comme en tout point, avec vos dévoués représentants, les membres du Conseil de surveillance, dont les avis éclairés font ma force, je sais que la première préoccupation de votre gérant, avant de songer au relèvement légitime de votre dividende, doit être l'affermissement de votre Société par de constants amortissements : c'est ce qui a été fait avant toutes choses, pour établir sur des bases encore plus fortes la solidité du *Figaro*, par conséquent la valeur intrinsèque de vos actions ; et c'est pour cette raison qu'en sept années de persévérante progression, nous n'avons augmenté qu'à trois reprises seulement votre revenu immédiat.

Le revenu était de 20 francs en 1902. Il a été porté à 22 francs en 1904, à 23 francs en 1906, à 25 francs en 1907. Nous vous proposerons de voter aujourd'hui 27 fr. 50.

Avec cette patience prudente qui est la vôtre et qui m'a toujours été conseillée en votre nom, vous avez fait passer ainsi le souci de la plus-value de vos titres après la reconstitution de vos réserves de toutes sortes, et vous avez consacré chaque année à d'importants amortissements au lieu de vous en distribuer la majeure partie du montant.

C'est ainsi qu'on met à l'abri de toutes les surprises l'avenir des entreprises prospères. Et c'est vous tous, messieurs, que nous devons remercier ici.

Pour l'exercice 1908, l'excédent des recettes sur les dépenses est de 687,416 francs 80 centimes :

Les recettes se sont élevées à Fr.	3.631.042 58
Les dépenses,	2.943.625 78
Excédent des recettes,	687.416 80
A déduire, pour augmentation de la dette des amortissements	1.271 43
Bénéfice de l'année,	686.145 37
Sur cette somme il a été prélevé pour amortissement sur le matériel d'imprimerie, machines, mobilier, salons des abonnés, etc.,	74.854 60
Reste, comme bénéfice net :	611.290 77
En ajoutant le solde des bénéfices reportés à nouveau à la fin de l'exercice précédent,	177.254 57
Le total à répartir est de	788.545 34

au lieu des 717.488 francs de l'an dernier.

C'est pas la compression des dépenses qui nous donne cette augmentation des bénéfices ; ce serait une marque fallacieuse de succès. Nous multiplions au contraire nos numéros à huit pages ; et nos frais de rédaction ont de ce seul chef passé de 728.004 francs à 745.914 fr. 59, sans compter nos dépenses d'imprimerie qui s'accroissent en même temps, et notre Supplément littéraire qui a chaque année un plus grand tirage. Il en est de même de nos frais d'administration qui montent à 228.356 francs au lieu de 224.910 francs, parce que nous avons créé un nouveau poste d'inspecteur de la vente. Ce relèvement de nos recettes nous permet ainsi d'augmenter encore la qualité du *Figaro* et d'assurer sa diffusion plus vaste, avec la certitude que les actionnaires récolteront de ces sacrifices le meilleur profit.

Les bénéfices nets des sept premières années de la gérance actuelle sont la pour vous encourager. Ils se sont élevés à 3.531.324 fr. 05, sur lesquels on vous aura distribué dans quelques jours, de 1902 à 1908 inclusivement, 3.052.800 francs, près de trois fois le montant du capital social.

Quant aux amortissements pratiqués pendant la même période sur nos comptes d'actif, ils s'élèvent à 857.762 francs.

Décidément, un journal qui obtient de tels résultats en dépit de l'active concurrence des confrères à bon marché, au milieu des inquiétudes extérieures, des menaces fiscales et des fautes de notre politique financière intérieure, est un journal auquel le sort bienveillant a donné une force matérielle et morale à peu près unique dans les annales de la presse française.

Cette force matérielle, nous la devons à la qualité supérieure des services multiples du *Figaro*, à tous ceux qui luttent avec nous pour votre plus grande prospérité, au dévouement du personnel d'imprimeurs, de clercs et de typographes, à tous les employés de l'administration, à tous les dépositaires et des vendeurs, à la collaboration renseignée de nos correspondants du monde entier, et, par-dessus tout, à cette admirable rédaction qui n'a son égale nulle part au monde, et que je tiens à remercier de tout cœur devant vous.

Quant à notre force morale, elle ne

résulte pas seulement de ce groupement amical dans le devoir qui rend si facile la tâche quotidienne du directeur ; nous la tenons aussi, et avant tout, de notre clientèle d'élite qui nous témoigne, chaque année avec plus d'insistance, ses sentiments d'estime flatteuse et de touchante sympathie.

Le programme adopté par vous, le jour où votre assemblée m'a fait l'honneur de me choisir, a été suivi fidèlement depuis plus de sept années, et, comme nous l'espérons, il a réuni autour du *Figaro* toutes les bonnes volontés et réconcilié avec lui tous les braves gens.

La preuve en est dans nos listes d'adhésions qui constituent le Livre d'or de l'aristocratie la plus libérale, de la bourgeoisie la plus riche, du grand commerce, de la haute industrie, de l'armée, et de la société la plus intelligente, la plus élégante et la plus choisie des départements ou de l'étranger.

Nos abonnés ne sont plus seulement des amis affectueux et sûrs (des amis singulièrement précieux puisqu'ils nous garantissent d'avance leur fidélité certaine pendant trois mois, six mois ou douze mois), ils sont devenus, et ceci est plus sérieux et tout à fait heureux, nos guides les plus utiles, nos propagateurs les plus zélés et nos conseillers les plus sûrs.

Ils forment autour de nous, par milliers, une immense famille qui s'intéresse chaque jour avec bienveillance aux opinions, aux travaux, aux efforts d'une sorte de parent, pour ainsi dire, un parent fort éloigné qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne connaît pas, mais auquel, en raison même de la communauté des idées qu'il défend avec elle et pour elle, elle témoigne infiniment d'indulgence amicale ; elle se sent mystérieusement attirée vers lui, parce qu'il est dans l'action et dans la lutte de tous les instants ; elle lui adresse des conseils, des observations ou des remontrances dont il profite, et elle se montre toujours prête à excuser ses erreurs ou à lui prodiguer tous les encouragements et tous les appuis.

C'est la qualité primordiale du *Figaro*.

Dans le bien même que nous tentons, c'est à nos lectrices que nous devons le plus souvent notre joie. Ce sont elles qui nous tracent presque toujours notre bienfaisant devoir d'assistance et de solidarité. Les femmes, avec leur instinct céleste de la souffrance et du malheur, avec leur divine intuition du secours nécessaire, nous donnent, par leurs appels de charité, leurs cotisations, leurs souscriptions, l'indication de ce qu'un grand journal français doit entreprendre pour venir en aide aux déshérités de la fortune et de la vie.

Tout le succès de nos souscriptions est dans cet affectueux accord entre le *Figaro* et ses lectrices.

C'est ainsi que notre clientèle est devenue notre vrai guide, en même temps que notre parure et notre orgueil.

Mais je m'excuse, messieurs, de cette digression peut-être un peu trop longue. Elle n'aura pas été inutile si elle vous a montré, à côté des chiffres qui prouvent votre prospérité, les raisons principales de cette prospérité, c'est-à-dire la communion d'idées, de sentiments, d'intérêts et de principes que nos lecteurs ont avec nous.

Il nous reste à vous donner lecture du bilan de la Société du *Figaro* au 31 décembre 1908 :

ACTIF	
Propriété du journal.....Fr.	1.200.000 »
Fonds disponibles en caisse et en banque.....	875.604 12
Recouvrements à effectuer.....	200.960 50
Débiteurs divers.....	73.183 36
Immobilisations.....	1.000.000 »
Mobilier.....	37.819 19
Propriété et matériel de l'imprimerie.....	124.920 78
Actionnaires (1 ^{er} acompte sur le dividende).....	192.000 »
Gérance (1 ^{er} acompte sur le divid nd).....	19.200 »
Total.....Fr.	4.413.681 95
PASSIF	
Capital social.....Fr.	1.200.000 »
Dividendes antérieurs.....	31.816 57
Emprunt du Crédit foncier.....	533.123 48
Amortissement de l'emprunt.....	66.576 52
Reserve spéciale pour l'emprunt.....	4.708 »
Crediteurs divers.....	115.255 79
Fonds de réserve.....	1.200.000 »
Reserve extraordinaire.....	121.330 81
Abonnements à servir.....	331.955 44
Solde des exercices antérieurs.....	177.254 57
Profits et Pertes.....	611.290 77
Bénéfice net de l'exercice.....	611.290 77
Total.....Fr.	4.413.681 95

Déduction faite des 10 0/0 attribués à la gérance, vous avez maintenant, messieurs, à décider l'emploi du bénéfice disponible, qui est de 727.416 fr. 27.

Comme nous vous l'annoncions au début de ce rapport, nous vous proposons, d'unanimité accord avec le Conseil de surveillance, de porter à 27 fr. 50 par action le dividende de 1908.

Vous emploierez ainsi pour les 19.200 actions de votre Société une somme de 528.000 francs. Vous reporterez ensuite à nouveau une somme, qui n'a jamais été si importante, de 199.416 fr. 27, supérieure elle-même au report à nouveau de l'an dernier.

Cette somme, qui équivaut à plus de 40 francs par action, appartient exclusivement aux actionnaires, de même que le fonds de réserve de 1.200.000 francs, égal au capital social, et dont la contrepartie se trouve dans la valeur de l'immobilier occupé par le journal.

Tels sont les comptes de l'exercice 1908 que nous vous demandons d'approuver. Si, comme nous en avons l'absolue confiance, vous fixez à 27 fr. 50 par action le dividende de cet exercice, un acompte de 10 francs ayant été payé

le 1^{er} octobre dernier, le solde, soit 17 fr. 50, moins les impôts, sera mis à votre disposition à partir du 1^{er} avril à la caisse du *Figaro*.

Gaston Calmette.

M. G. Prestat a ensuite donné lecture du rapport du Conseil de surveillance, puis l'assemblée a adopté à l'unanimité les résolutions qui lui étaient soumises et par lesquelles le dividende de l'exercice 1908 a été fixé à 27 fr. 50 par action, avec un report à nouveau de 199.416 fr. 27, les réserves ordinaires et extraordinaires de la Société atteignant la somme de 1.321.330 fr. 81.

Avec la même unanimité, les deux membres sortants du Conseil de surveillance, MM. Georges Prestat et Olivier de La Mazelière, ont été réélus.

Un vote de remerciement et de félicitation a été ensuite adressé au gérant et au Conseil de surveillance, et la séance a été levée à quatre heures.

Le coupon n° 14, solde du dividende de l'exercice 1908, sera mis en paiement à partir du 1^{er} avril, à la caisse du *Figaro*.

Echos

La Température

Depuis sept heures du matin, la pluie est tombée hier sur Paris pendant toute la journée. L'atmosphère est donc fort humide ; néanmoins, la température est encore très douce. Dans la matinée, le thermomètre marquait 0° au-dessus de zéro et 12° l'après-midi. La pression barométrique accusait, à midi, 748^{mm}.

La situation atmosphérique reste très troublée sur tout l'ouest de l'Europe ; le baromètre marquait hier matin 746^{mm} à Calais et à Nantes. La pluie tombait sur toutes nos régions et sur les îles Britanniques.

La température s'est encore relevée ; elle dépasse la normale dans le Centre et l'Est.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : à Belfort, 8° ; Dunkerque, 0° ; Boulogne, à Nantes, à Charleville et à Besançon, 10° ; Brest, à Quessant, à Lorient, à l'île d'Aix, au Mans et à Cetta, 11° ; Cherbourg, à Rochefort, à Limoges et à Cap-Béarn, 12° ; Bordeaux, à Toulouse, à Nancy, à Lyon et à Marseille, 13° ; Clermont et à Perpignan, 15° ; Orléans, 16° ; Alger et à Biarritz.

En France, le temps va rester doux et des pluies abondantes sont probables, surtout dans le Midi.

(La température du 29 mars 1908 était, à Paris : 4° au-dessus de zéro le matin et 9° l'après-midi ; baromètre : 765^{mm} ; grande pluie.)

Monte-Carlo : Température (Terrasse du Casino), à dix heures du matin, 22° ; à midi, 25°. Temps radieux.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Ouen. — Gagnants du *Figaro* :

Prix du Pays-d'Auge : Braggart ; Lady Dawson.
Prix de la Hague : Hilarion II.
Prix du Roumois : Cordouan Bleu ; Rickevir.
Prix Parangang : Jumelle.
Prix du Bassin : Bitok ; Sebenico.
Prix du Perche : Fiquette III ; Monte Cristo.

L'ACCÈS DE GOUTTE

Rien n'est plus éloquent, émouvant et effrayant que le discours prononcé avant-hier au Neubourg par M. Briand.

Tandis que sonne pour la République l'heure critique, le ministre examine avec une grande hauteur d'idées et un particulier bonheur d'expressions la solution des problèmes dont dépendent les destinées de ce régime, mais il nous semble en même temps trop éloigné, sinon trop dédaigneux des angoisses qui oppressent les Français. M. Briand ne s'ingénie pas assez des signes précurseurs de la décomposition sociale dont nous souffrons : « C'est le premier accès de goutte sur une société qui politiquement vieillit », répond-il. Il oublie que c'est la République, en effet, qui a vieilli ; et même en acceptant sa spirituelle réplique, le second accès peut-être la maladie au tombeau. Cela s'est vu.

La chose est donc fort grave. Comme remède, il préconise pour les syndicats le vote d'une loi leur accordant la faculté de posséder.

Par la possession des choses, par leur administration, la gestion des grands intérêts matériels, le syndicat sera, ce sont les termes mêmes du garde des sceaux, obligé de fonder ses intérêts collectifs dans la communion solidaire des intérêts nationaux.

Cette accession à la propriété a toujours été en effet dans la pensée du législateur de 1884, et Waldeck-Rousseau a vainement demandé aux Chambres à plusieurs reprises de modifier ainsi la loi des syndicats qu'il jugeait insuffisante sinon dangereuse sans cet indispensable complément.

Mais M. Briand va malheureusement beaucoup plus loin quand il parle de donner une part des bénéfices de l'usine au groupement ouvrier, « la spéculation ne pouvant, dès l'origine, accaparer à perpétuité les 50 0/0 des bénéfices ». Nous devons craindre l'arrêt.

Jamais menace plus grave n'est tombée d'une bouche plus écoutée et c'est un des plus terribles symptômes des temps troubles que nous allons traverser. Eh quoi ! le chef d'une industrie aura peine, risqué ses capitaux, l'argent de tous les siens, afin de monter à tout hasard une usine pour le travail de laquelle il entretient à sa solde une lourde armée d'ouvriers irresponsables, qui lui payera en tout temps, largement, à grands frais, même si la maison périt, même si l'usine ne produit rien, — et le jour où un bénéfice enfin apparaîtra, les ouvriers, qui n'ont rien risqué, qui ont été rémunérés de leur peine, qui ont eu leur

repos, leur salaire ou leur retraite, qui n'ont eu aucun partage dans la direction ni dans les dépenses, viendront réclamer une part, une nouvelle somme d'argent, uniquement parce qu'ils sont syndiqués, uniquement parce qu'il est lui le patron !

Donner au syndicat le droit d'accession à la propriété, c'est une évolution possible, oui certes ; mais confisquer à son profit cette propriété, c'est le renversement de tout, ce n'est plus une évolution, c'est une révolution que le garde des sceaux nous annonce, c'est la Révolution.

Ce n'est pas dans ces voies trompeuses et ruineuses du collectivisme que se trouveront les solutions nécessaires. Ce n'est pas en introduisant la division, la discussion, la convoitise, la haine, c'est-à-dire le parlementarisme industriel, dans l'usine, que nous aiderons au progrès social appelé dans les rêves de chacun de nous. C'est en réformant le Parlement lui-même. C'est en réconciliant par des lois plus humaines le patron et l'ouvrier que nos législateurs actuels jettent l'un contre l'autre ; c'est en cessant enfin de désarmer l'employeur contre la rébellion de l'employé ; c'est en rétablissant le sentiment du respect et du devoir, les idées de responsabilité, d'ordre et d'autorité. Hors de là il n'y a qu'anarchie, gâchis, péril. Et le péril est surtout pour la République. — Gaston CALMETTE.

A Travers Paris

M. Barrère, notre ambassadeur à Rome, doit remettre aujourd'hui à S. M. la reine d'Italie et à S. A. R. la duchesse Hélène d'Aoste deux médailles d'hommage et de souvenir, frappées à leur intention par la Société de secours aux blessés militaires.

La médaille de la Reine porte sur l'une de ses faces une croix de Genève en émail rouge, bordée de diamants et se détachant sur un fond d'acier blanc, où se lit l'inscription : « Croix-Rouge française. — Comité central ; sur l'autre, l'inscription suivante, en émail vert et diamant : « A Sa Majesté la reine d'Italie — Scile et Calabre — 1908. Elle est enfermée dans un écu de maroquin timbré de la couronne royale d'Italie.

Celle de la duchesse Hélène d'Aoste est simplement — par une attention particulièrement délicate pour la princesse française — la médaille commune à toutes nos dames infirmières, mais frappée en or, et non en bronze. Elle repose sur un plateau de maroquin blanc, décoré de la couronne de la maison de Savoie, dans un écu de maroquin rouge. Au revers, la médaille offerte à la duchesse d'Aoste porte ce mot : « Reconnaissance ».

La question de l'Opéra.

M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, doit recevoir demain une délégation du groupe de l'Art de la Chambre des députés.

Cette délégation doit entretenir le ministre de diverses questions en suspens, et particulièrement de la situation de l'Opéra, au sujet de laquelle un des membres du groupe, M. Georges Berry, doit poser incessamment au ministre une question à la tribune de la Chambre.

Coqueriet.

M. le docteur Simyan, notre regrettable sous-secrétaire d'Etat aux postes, a désiré entendre de bonnes paroles : cela depuis quelque temps, lui manquait ; on ne l'a point gâté, ces dernières semaines !

Il s'est adressé à ses électeurs préférés. Mais on se demande si ceux-ci n'ont pas été un peu loin, — un peu plus loin que la modestie ne l'engageait à le souhaiter.

En effet, la Fédération radicale socialiste de la 2^e circonscription de Mâcon vient de lui voter un ordre du jour de félicitations. C'est beaucoup, c'est trop ! L'indulgence passait... Les félicitations, en vérité, c'est plus de raison !

Les électeurs du docteur Simyan trouvent que l'attitude de leur député, dans la grève des postes, a été parfaite et que leur élu continue à mériter leur confiance.

Il faut croire que les Mâconnais n'ont guère du téléphone. En tout cas, ils ne sont pas exigeants... M. Simyan l'a été davantage, quand il a désiré ce certificat excessif.

Il est vrai que, parmi ces électeurs, il y a l'imprimeur de l'*Annuaire des téléphones* : évidemment, cet électeur-là n'a pas eu à se plaindre du docteur Simyan.

Les Chanteurs de Saint-Gervais prêteront leur concours, comme par le passé, aux offices de la semaine sainte et du jour de Pâques à l'église Saint-Gervais. C'est la première fois qu'il leur sera donné de chanter, depuis leur rentrée à Saint-Gervais, ces admirables offices des Ténébres qui ont fait leur réputation autrefois et où ils exécutent les beaux répons de la chapelle Sixtine de Palestrina et de Vittoria et le célèbre *Stabat* à deux chœurs de Palestrina.

Les offices des Ténébres auront lieu le jeudi et vendredi saints, à quatre heures et demie, et la messe de Pâques à dix heures, où ils exécuteront la Messe du Pape Marcel de Palestrina.

La nomination à l'Institut de notre éminent collaborateur et excellent ami Gabriel Fauré sera, on le sait, célébrée samedi au Châtelet par les Trente Ans de théâtre, qui organisent en son honneur une matinée vraiment unique.

M. Gabriel Fauré a conduit à lui-même, puis s'installant au piano et jouant la fameuse « Ballade », l'orchestre

Lamoureux ayant à sa tête son merveilleux chef M. Chevillard et exécutant les œuvres les plus exquises du directeur du Conservatoire, tandis que l'admirable Mme Jeanne Raunay les chante, voilà qui est d'un attrait rare ; et ce qui sera exceptionnel, ce sera d'applaudir — en dehors de l'Ecole — la classe d'ensemble vocal des élèves femmes du Conservatoire. Cette audition-là constituera une véritable « première » pour laquelle fort obligeamment M. Dujardin-Beaumetz a accordé toutes les autorisations. C'est également grâce à l'obligeance de M. Jules Claretie que le public applaudira *Les Femmes dans Molière* et reverra tous les chefs d'emploi : la duègne, Mme Pierson ; l'Amour, Mlle Leconte ; la grande coquette, Mlle Sorel ; l'ingénue, Mlle Liraud, entourant Mlle Barlet, incomparable Armande, et M. Leloir, impeccable Arnolphe. Et ce sera encore un régal que d'entendre nos plus charmantes sociétaires chanter Béranger, Darcier, Nadaud, Weckerlin.

Notre grand ami Gabriel Fauré sera, on le voit, magnifiquement fêté samedi.

A côté des merveilles industrielles dont nous lui sommes redevables, l'électricité nous a permis, en même temps, de rendre notre existence plus agréable, et elle a encore contribué à satisfaire ces goûts de luxe qui se répandent de plus en plus à notre époque.

C'est ainsi que, grâce à cette fée nouvelle, la parure des femmes élégantes a pu s'enrichir de bijoux incomparables : les perles scientifiques Têcla, que chacune de nos mondaines peut examiner à loisir dans les magnifiques salons d'exposition de la Société Têcla, rue de la Paix.

Les perles Têcla sont des perles établies scientifiquement, mais elles peuvent rivaliser avec les perles véritables, tant pour leur durée que pour la pureté de leur orient.

D'ailleurs ces perles sont toujours montées sur des bijoux d'or ou de platine avec de vrais diamants ; les montures elles-mêmes étant dessinées et établies pour la maison d'après des modèles du goût le plus parfait, il n'y a rien d'étonnant à ce que les bijoux Têcla aient un succès extraordinaire. Ils seront, à n'en pas douter, cette année, les bijoux de Pâques les plus recherchés.

Le Nouveau-Cirque annonce pour vendredi prochain la première représentation de *Coqueriet*, fantaisie comique et nautique de MM. Trébia et Coudy, musique de M. Emile Bonamy. *Coqueriet* sera le *Chanteur* du Cirque.

Que l'on ne croie pas à une parodie. Il s'agit d'un bon coq, mais d'une poule. *Coqueriet* ne pouvait choisir un meilleur moment pour pondre ses œufs... des œufs de Pâques en or qui seront distribués à toutes les représentations.

M. Debray, le directeur du coquet établissement de la rue Saint-Honoré, a dit-on, suivant son habitude, entouré d'un cadre somptueux et de bon goût cette œuvre joyeuse qui récréera les enfants et les grandes personnes.

Hors Paris

De Saint-Sébastien :

« Le roi Alphonse XIII d'Espagne arrivera demain matin mardi à Saint-Sébastien. Il visitera ses yachts à Pasajes, puis il se rendra à Biarritz et à Pau, dans le plus strict incognito. Le séjour que fera en France le souverain ne sera que de deux jours. »

Nous avons annoncé que la date du 4 avril serait saluée avec enthousiasme, cette année, par les nombreux touristes qui ont coutume d'excursionner chaque printemps dans la riantة vallée de l'Oise.

C'est, en effet, définitivement ce jour-là qu'ouvriront leurs portes, à Compiègne, l'Hôtel et le Restaurant du Rond-Royal, où chacun sera assuré de trouver désormais, après la saine fatigue du grand air, accueil parfait et table délicate.

De Monte-Carlo :

« Les brillantes réunions, provoquées par le sport de l'automobilisme, vont s'ouvrir le 31 mars courant. »

« L'intérêt que suscite cette grande manifestation annuelle augmente avec l'approche de l'ouverture de l'Exposition de canots automobiles et des épreuves du Meeting. »

« C'est ce qui explique les nombreuses arrivées qui se poursuivent sans solution de continuité, depuis les magnifiques solennités lyriques de Monte-Carlo et les fêtes carnavalesques du Littoral. »

Nouvelles à la Main

— Les « Bleus de Normandie » ont eu, l'autre jour, un grand discours de M. Briand.
— Et après ce discours ?
— Ils sont restés Bleus.

A la Chambre :

— L'affaire du Maroc étant finie, M. Jaurès a parlé hier sur l'Abyssinie.
— Il se spécialise sur l'Afrique.
— S'il pouvait y aller ?

— La maladie du sommeil est à Paris. Depuis hier, il y a un cas bien constaté.
— Il y a longtemps que cette maladie a fait une autre victime.
— Qui ça donc ?
— La Bourgeoise française.

A l'Hôtel de Ville :

— M. Lampué, président d'âge du

Conseil municipal, a commencé son discours en invoquant sa Muse.

sion, fait remarquer que deux nouveaux facteurs très graves dans la situation s'étaient produits : le premier était l'accélération du programme naval allemand; le second, c'était l'accroissement qui s'est produit dans la capacité de production pour la construction des navires dans la nation allemande.

L'ordre du jour de blâme contre le gouvernement a été repoussé par 353 voix contre 135. — J. CUUDRIER.

La Crise orientale

LES DERNIÈRES NÉGOCIATIONS

Vienne, 29 mars.

Suivant le *Neues Tagblatt*, un échange de télégrammes a eu encore lieu hier entre Vienne et Londres. Le baron d'Érenthal est dans le courant de la journée des audiences de l'Empereur. Deux conférences avec M. Cartwright ont eu lieu. L'ambassadeur M. Crozier et l'ambassadeur d'Allemagne M. de Tschirsky; ce fut seulement à cinq heures du soir que M. Cartwright apporta au baron d'Érenthal la réponse définitive donnant satisfaction à l'Autriche-Hongrie sur tous les points.

La *Neue Presse* apprend que le licenciement des réservistes en Bosnie aura lieu sous peu; on commencera à licencier les hommes qui furent retenus à cause de la situation après l'accomplissement de trois années de service, puis les réservistes appelés en automne pour les exercices pendant huit semaines et qui furent retenus, puis les autres réservistes; on laissera en Bosnie et en Herzégovine les effectifs nécessaires pour la continuation du service de surveillance de la frontière.

Belgrade, 29 mars.

Le comte Forgach, ministre d'Autriche-Hongrie, a fait dans la matinée une visite à M. Milovanovitch, ministre des affaires étrangères, et s'est entretenu avec lui du règlement des relations commerciales austro-serbes. M. Milovanovitch a déclaré qu'il soumettrait la question au conseil des ministres.

On dit dans les sphères officielles que le gouvernement serbe se conformera aux demandes des grandes puissances, parce qu'il est convaincu que l'on exigera seulement de la Serbie ce qui ne saurait offenser la dignité d'un état indépendant.

Cologne, 29 mars.

Dans un télégramme adressé de Berlin à la *Gazette de Cologne*, on s'attache à réfuter l'opinion des journaux français qui ont parlé d'une brillante victoire de l'Allemagne et d'une défaite des puissances occidentales.

On fait ressortir le service que la France a rendu à l'Europe en facilitant le règlement pacifique de la question serbe et celui qu'a rendu la Russie en mettant, par les déclarations qu'elle a faites de sa propre initiative, ses amis d'Angleterre et de France en état de se rallier à l'Autriche-Hongrie sans se trouver opposés à la politique russe.

On devrait, ajoute le correspondant de la *Gazette de Cologne*, s'abstenir de réflexions concernant les vainqueurs et les vaincus; c'est la victoire de la paix, la cause à laquelle on a été victorieux. Il parle ensuite des négociations relatives à la déclaration que la Serbie doit être invitée à formuler.

Cette déclaration aura à peu près les bases suivantes : La Serbie s'abstiendra de toute immixtion dans la question concernant la Bosnie et l'Herzégovine, régie par l'entente des puissances.

Elle exprimera formellement le désir de rétablir ses relations de bon voisinage avec l'Autriche-Hongrie; elle remettra son armée sur le pied de paix et veillera à ce que les bandes qui ont été formées soient retirées des districts de la frontière.

Londres, 29 mars.

Une information communiquée aux journaux dit que les recommandations des puissances ont dû être faites aujourd'hui à Belgrade; mais on ne savait pas encore officiellement ce soir à Londres si c'était un fait accompli. On a de bonnes raisons de supposer que la Serbie enverra à l'Autriche une note conforme aux avis des puissances; toutefois on n'a pas reçu de Serbie de nouvelles précises à ce sujet.

Berlin, 30 mars, 12 h. 45.

On télégraphie de Belgrade au *Lokal Anzeiger* que la note des puissances n'a pas été remise à Belgrade, parce que le ministre russe était sans instructions.

On a renoncé à toute démarche collective. Chaque ministre fera demain séparément une démarche verbale. — BONNEFON.

LA RENONCIATION

DU PRINCE GEORGES DE SERBIE

Belgrade, 29 mars.

Une proclamation adressée par le roi de Serbie à la nation, annonce la renonciation du prince Georges et confère au prince Alexandre le droit à la succession au trône. La proclamation est revêtue de la signature du Roi et de tous les ministres.

D'après un renseignement puisé à une source autorisée, le bruit d'après lequel le roi Pierre I^{er} aurait l'intention d'abdiquer, est absolument dénué de fondement.

LETTRE DE MILAN

En attendant la nouvelle tragédie de M. d'Annunzio. — Les répétitions de « *Elektra* », de M. Strauss, et de « *Théodora* », de M. Leroux. — « *Manon Lescaut* », de M. Puccini.

Milan est la ville choisie par M. Gabriele d'Annunzio pour la première représentation de sa nouvelle tragédie, *Phédre*. Cette représentation aura lieu au théâtre Lirico la veille de Pâques, du moins l'espère-t-on, car les répétitions sont déjà commencées et vont se poursuivre sans relâche sous la direction de l'auteur, qui sera aidé, pour les détails techniques, par M. Mario Fumagalli.

Le premier rôle a été confié à Mme Teresa Franchini, qui fit ses études à l'école de déclamation de M. Luigi Rasi et ses premiers essais dans la troupe de M. Giovanni Emanuel, le dernier de nos grands tragiques maintenant disparus. Parmi nos jeunes artistes Mme Franchini est certainement la mieux désignée pour remplir des rôles classiques tels que celui de Phédre; et on se souvient qu'elle a déjà interprété, à la plus vive satisfaction de l'auteur, les personnages de Mila di Codra dans *la Fille de Jorio* et de Gigliola dans *la Flamme sous le boisseau*.

Mmes Leisner et Lombardi, MM. Gabriellino d'Annunzio, fils du poète, Maggi et Tempesti feront partie de la troupe qui, après les représentations de Milan, portera *Phédre* en tournée à travers l'Italie jusqu'à la fin de juin. M. Caranda est chargé de la mise en scène et des costumes. M. Rovescali des décors.

Cette première est dès maintenant attendue avec une impatience fiévreuse, car elle sera le clou de notre saison théâtrale. Les critiques des autres grandes villes italiennes ont annoncé leur arrivée pour le soir de la répétition générale.

À la Scala aussi, on répète avec ferveur *Elektra* de M. Richard Strauss, et *Théodora* de M. Xavier Leroux, les deux opéras qui clôtureront, cette année, notre grande saison lyrique. E n attendant, on nous a donné une reprise fort satisfai-

sante de *Manon Lescaut* de M. Puccini. Le beau drame lyrique n'avait plus paru à la Scala depuis sa première, il y a seize ans. Depuis lors, on ne le reprit qu'une seule fois au théâtre La Verne, sous la direction de M. Arturo Toscanini. Cette musique, cependant, à la fois si pleine de grâce au second acte et si passionnée au troisième et au quatrième, est demeurée populaire dans le public milanais, et le nouveau succès n'a pas été moindre qu'en 1893.

Le mérite de la belle victoire revient en partie aux interprètes, et surtout au chef d'orchestre, M. Edoardo Vitale, qui eut les ovations de la salle et en même temps les félicitations les plus vives de M. Puccini. Dans le premier rôle, Mme Amelia Karola sait marier, avec une élégance parfaite, la coquetterie de son jeu et la douceur de sa voix si claire et si expressive. La charmante artiste fut admirée déjà six fois à la Scala, et elle vient d'y trouver un accueil aussi enthousiaste que dans ses créations précédentes.

Des ovations retentirent à plusieurs reprises à l'adresse du ténor Amedeo Bussi, qui jouit d'une voix merveilleusement puissante. Si son jeu n'est pas toujours à la hauteur de son rôle, surtout dans le joli tableau du dix-septième siècle du second acte, son chant l'emporte et ravit le public dans les actes suivants.

M. Riccardo Stracciari, quoiqu'il ait déjà chanté au cours de la saison dans trois opéras, a bien voulu consentir au désir de l'auteur en acceptant le rôle de Lescaut; il le remplit en artiste ingénieux et partagea avec ses collègues les applaudissements de la salle.

Très appréciés également dans les petits rôles, M. Cirino (Geronio), M. Zucchi (étudiant), Mlle Lollini (musicien), MM. Galliani, Spadoni et Thos.

Renzo Sacchetti.

Associations de Fonctionnaires

Monsieur le Directeur,

Dans un intéressant article intitulé « La vraie faute », le *Figaro* veut bien me comprendre parmi « les hommes qui ont conservé quelque souci de l'ordre public », mais il se refuse à croire à l'efficacité de l'amendement que j'ai déposé au projet de loi sur les associations de fonctionnaires, exprime l'avis que les articles 123 et 129 du Code pénal auraient pu être appliqués aux agents en grève des postes et des télégraphes, et conclut que « tant qu'il existera une liberté d'association des fonctionnaires, le désordre et l'anarchie s'en iront croissant ».

Je n'ai pas, en effet, l'une des causes du mal qui vous inquiète à si juste titre dans la liberté d'association des fonctionnaires; mais je la vois dans cette même liberté à l'égard inorganique, parce qu'assurément les forces organisées peuvent être parfois gênantes et même redoutables, mais parce qu'il n'y a rien de plus périlleux que les forces non organisées qu'on ne peut plus supprimer, qu'on subit et dont les effets, finalement, on capitule.

Le courant irrésistible qui, depuis près d'un demi-siècle, emporte vers l'usage du droit naturel d'association le monde du travail comme celui du capital, ne pouvait pas, de toute évidence, s'arrêter devant la Constitution de l'an VIII. Elle est la charte de nos administrations publiques, charte merveilleusement conçue en son temps et qui a fait ses preuves à travers tant de révolutions, mais charte qui est devenue archaïque et qui appelle, comme toutes les institutions humaines, après un certain nombre d'années, des rénovations qui les adaptent aux progrès de l'esprit public.

Quand tous, capitalistes ou travailleurs, s'associaient autour d'eux, les fonctionnaires, eux aussi, devaient être nécessairement amenés à s'associer, et ils devaient y être amenés d'autant plus vite que leurs droits légitimes étaient plus fréquemment sacrifiés au favoritisme et au népotisme, fléaux des régimes parlementaires et démocratiques comme des despotiques.

Le phénomène n'est point nouveau. Dans les dernières années de la monarchie de Juillet, les mêmes causes avaient produit des effets analogues et l'immixtion des députés et des pairs dans les choses de l'administration avait été dénoncée par tous les esprits clairvoyants et honnêtes comme étant la corruption à la fois du régime parlementaire et du système administratif. Deux ans, presque pour pour, avant la révolution de Février, M. de Gasparin, M. Mauguin, M. de Tocqueville réclamaient une loi sur le statut des fonctionnaires. M. Guizot, qui était un Clemenceau grave, fit la sourde oreille.

Jusqu'au jour où il éclate en morceaux, il n'y a point d'instrument de gouvernement plus commode que le despotisme administratif, tempéré par la corruption parlementaire.

Dès le début de la législature, j'ai signé, avec M. Buisson et plusieurs de nos collègues, une proposition de loi sur le statut des fonctionnaires. D'autres propositions analogues furent déposées. Elles ont été rapportées par M. Chaigne. Depuis deux mois les groupes républicains n'ont pas cessé de presser le gouvernement pour qu'il consentît à inscrire à l'ordre du jour la réforme électorale et le statut des fonctionnaires. La réforme des Conseils de guerre et pas autre chose, me répliqua textuellement M. Clemenceau. À l'heure même où il prononçait ces paroles que vous pouvez lire au *Journal officiel* avec quelques autres que l'événement n'a pas moins démenties, la grève des postiers commençait à quelques centaines de mètres du Palais Bourbon. Quand les faits inscrivirent une question à l'ordre du jour, cela ne va point d'ordinaire sans quelque brutalité.

De la tentation, devenue une habitude et presque une nécessité électorale, de peser sur les nominations et les promotions des fonctionnaires, la Chambre ne peut se mettre à l'abri que par la réforme du mode de scrutin d'où elle est issue, réforme qui se justifie au surplus par bien d'autres raisons. Mais la réforme électorale ne saurait suffire à garantir l'administration des services publics contre les abus du favoritisme; il faut encore aux fonctionnaires un statut précis — comme en Allemagne, comme en Italie, comme en Autriche, et la condition nécessaire, indispensable, obligatoire d'une loi sur le statut des fonctionnaires, c'est une loi

sur les associations de fonctionnaires. La sauvegarde des intérêts professionnels des fonctionnaires, l'application loyale du statut qui les protègent contre le favoritisme ne peuvent, de toute évidence, être assurées que si les employés de l'Etat ont le droit de s'associer librement. C'est l'évidence que les fonctionnaires ne peuvent être autorisés à s'associer « qu'en vue de l'étude ou de la défense de leurs intérêts professionnels »; c'est l'évidence que ces associations ne devront pas être autorisées à se fédérer, et c'est l'évidence encore que l'usage du droit de grève devra leur être interdit. Mais il ne peut plus y avoir de doute, selon moi, sur la nécessité pour l'Etat de faire entrer dans la loi, qui la réglera, qui la précisera, la liberté des associations de fonctionnaires. Toute liberté nouvelle, cela est entendu, commence par être un gène pour l'Etat. Mais toute liberté, loyalement accordée et sagement organisée, devient une force.

Ne dites donc pas qu'il faut supprimer les associations, aujourd'hui encore extralégales, des fonctionnaires. Disons qu'il faut les organiser, et organisons-les au plus tôt. Il y faudra quelque effort, je n'en disconviens point. Mais la leçon d'hier n'a-t-elle pas été assez rude? En faut-il une plus rude encore?

Votre collaborateur semble croire que les articles 123 et 126 du Code pénal auraient pu être appliqués aux agents en grève des postes et télégraphes. C'est une erreur. M. Jeanneney, dans son remarquable rapport, a démontré qu'ils ne sont applicables qu'aux fonctionnaires qui sont « dépositaires de quelque partie de l'autorité publique ». Mais il y a bien plus : « Même pour les fonctionnaires investis de l'autorité publique, écrit M. Jeanneney, le fait qu'on appelle communément grève échappe aussi à l'article 123; la grève, en effet, n'a rien en soi de contraire aux lois. Il échappe encore à l'article 124; il est difficile d'y voir, en effet, l'acte de concertation des mesures contre l'exécution des lois ou contre les ordres du gouvernement ». Enfin il échappe encore sûrement à l'article 126; les fonctionnaires qui font grève n'entendent aucunement donner leur démission, mais, au contraire, rester les seuls titulaires de leur emploi, protester même contre leur remplacement et se considérer comme étant en simple suspension de service. » (1)

Voilà, monsieur le Directeur, dans quel état inorganique nous nous débattons, et c'est précisément pour y mettre un terme que, dans l'intérêt des employés, dans l'intérêt des services publics, dans l'intérêt du régime parlementaire, nous réclameons le vote des lois sur les associations et sur le statut des fonctionnaires, avec le vote de la réforme électorale.

Alors seulement les fonctionnaires qui feront grève pourront, devant être tenus comme démissionnaires, aux termes de l'amendement que j'ai présenté.

Et alors seulement, parce qu'elle sera désormais sans objet, cessera cette immixtion des membres du Parlement dans les choses de l'administration, immixtion qui oblitère d'un bout à l'autre du pays l'idée de justice et qui conduirait fatalement, si nous ne savions pas réagir à temps, au sort mérité de tous les régimes de privilège.

Agrez, etc.

Joseph Reinach.

LA CHAMBRE

Landi 29 mars.

AUTOUR D'UN CHEMIN DE FER

Il y avait au feuilleton un projet de loi relatif au chemin de fer de Djibouti à Addis-Ababa. Chacun croyait que l'affaire, étudiée depuis longtemps, marcherait comme sur des roulettes, mais M. Jaurès était là, qui a mis des obstacles sur la voie. Suivant son habitude, il a demandé l'ajournement.

M. Pichon, ministre des affaires étrangères, a fait observer que cela aurait toutes sortes d'inconvénients et que les intérêts français n'y trouveraient plus leur compte; mais M. Jaurès a insisté « à raison de l'obscurité qui plane sur les négociations et des intrigues qui se sont formées autour de l'affaire ».

Malgré cette opposition, l'ajournement a été repoussé par 362 voix contre 139; et à la demande du rapporteur, M. Messimy, l'urgence a été votée par 348 voix contre 148.

Alors, en désespoir de cause, M. Jaurès a fait un discours, et le débat a pris des proportions inattendues. M. Jaurès voudrait obtenir du ministre des affaires étrangères les documents qui nous assurent l'adhésion du Négus. En réalité, dit-il, c'est l'Etat français qui assume tous les risques et ils sont indéfinis. Aussi faut-il les plus expresses réserves en présence d'une convention qui ouvre la porte « à tous les hasards financiers, politiques et diplomatiques ».

Vainement M. Pichon lui objecte qu'il est avisé par le Négus lui-même que ce qui est écrit reste écrit, M. Jaurès ne veut rien entendre.

Le ministre des finances a beau joindre ses efforts à ceux de son collègue des affaires étrangères et répéter que tous les contrats sont parfaitement en règle, M. Jaurès n'en démord pas, et il voit maintenant M. Puché qui vient à son aide et qui reproche au gouvernement de sacrifier les intérêts du Trésor.

M. Caillaux est obligé de leur démontrer une fois de plus qu'il est essentiel de mener à bonne fin une entreprise qui a pu être mal commencée, mais qui doit s'achever maintenant dans de bonnes conditions; moyennant quoi, les trois articles de la loi sont votés et la majorité s'élève à plus de 250 voix.

Mais ne croyez pas que ce soit fini; un vote d'ensemble est nécessaire, et M. Jaurès n'a pas encore dit son dernier mot.

À l'entendre, l'Etat va supporter toutes les conséquences d'une aventure tentée par des spéculateurs irresponsables. Il repousse de toute son énergie le projet de loi.

À ce moment M. Messimy éprouve le besoin de fournir à son tour quelques explications, il se montre fort optimiste et demande qu'on se hâte afin de maintenir l'entreprise entre des mains françaises. « En jetant ainsi un pont sur le désert, nous faisons œuvre de pénétration pacifique et de patriotisme. »

Dernier bâton dans la roue! M. Binet

a présenté une disposition supplémentaire. L'intention de cet homme vertueux est de fermer l'administration de la nouvelle Société des chemins de fer éthiopiens aux membres du Parlement et à un certain nombre de fonctionnaires, « sous peine de déchéance de la Société ».

Cette dernière précaution est évidemment inadmissible, et le ministre des finances prie M. Binet de s'en tenir à la moitié de son amendement.

M. Binet ne demande pas mieux; mais alors il faut suspendre la séance pour arrêter une rédaction nouvelle.

À la reprise, on se chicane encore un peu; mais, en dernière analyse, l'amendement de M. Binet est repoussé, et le projet est adopté par 331 voix contre 111. La Chambre aborde alors ce qu'on est convenu d'appeler l'emprunt du Congo. Il est destiné à exécuter divers travaux d'utilité publique et d'intérêt général.

M. de Villebois-Mareuil a présenté de judicieuses observations qui ont donné quelque intérêt à cette discussion un peu aride.

Le ministre des colonies a fourni des explications qui ont paru satisfaisantes, mais là encore nous allons rencontrer M. Jaurès qui, en compagnie de MM. Vaillant et Allemane, demande qu'une partie de l'emprunt soit consacrée à la construction d'hôpitaux. C'est M. Allemane qui a pris la parole. Il se plaint que la Chambre assiste à la valse des millions. Des sommes énormes sont dépensées dans les colonies; quant aux travaux essentiels, on les néglige. Aux accusations de l'orateur répondent naturellement les protestations du ministre des colonies; mais M. Allemane maintient son amendement, qui est repoussé par 443 voix contre 85.

C'est ainsi que la Chambre persiste dans son habitude de ne jamais discuter ce qu'elle a mis à son ordre du jour, les conseils de guerre, par exemple.

Pas-Perdus.

Autour de la politique

Le Conseil des ministres

Le Conseil des ministres s'est réuni hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières.

Le ministre des affaires étrangères a fait connaître au Conseil l'état des négociations relatives à la crise balkanique. Celles-ci touchent à leur terme et permettent de prévoir à bref délai la fin du conflit austro-serbe.

Le Conseil s'est ensuite occupé du voyage du Président de la République à Nice. Ce voyage, qui primitivement était fixé au 17 avril, sera retardé de huit jours et reporté au 25 avril pour permettre à M. Clemenceau de se remettre de la grippe dont il est atteint.

Le gouvernement de la République a été invité à l'occasion d'une audience, commandée par le Duc de Gênes, à venir à Nice pour saluer le Président de la République au moment de son arrivée dans cette ville.

Le ministre de l'Agriculture a entretenu le Conseil des travaux de la commission extraparlamentaire qu'il a récemment instituée, en vue de rechercher les modifications à apporter à la loi de 1891 sur les courses de chevaux, dans le but d'empêcher la diminution des revenus du pari mutuel par la concurrence du pari au livre, qui s'exerce avec une nouvelle activité depuis la jurisprudence récente de la Cour de cassation.

Les œuvres d'assistance et d'hygiène, alimentées par des prélèvements opérés sur les revenus du pari mutuel, voient leur dotation diminuer et il y a lieu de prendre des mesures pour les sauvegarder.

Le conseil a autorisé le ministre de l'Agriculture à déposer au Parlement un projet de loi dans ce but.

Le statut des fonctionnaires

La commission d'administration générale a de nouveau examiné le projet de loi relatif au statut des fonctionnaires. Elle a notamment apporté à l'article 3 une modification qui constitue une atténuation aux pénalités prévues par le projet. Le texte primitivement adopté était ainsi conçu :

« Tout fonctionnaire qui, sans excuse légitime et après une injonction à lui adressée, aura simultanément avec d'autres refusé sa coopération au service public auquel il est attaché, sera suspendu par le ministre avec privation de traitement et sera en outre passible de révocation. En ce cas, le ministre saisira directement le Conseil supérieur de discipline et cela sans préjudice des sanctions prévues aux articles 123 à 126 du Code pénal. »

Auguste Avril.

Un discours de M. Paul Deschanel

Une réunion de la « Fédération des commerçants détaillants de France » fut, hier, pour M. Paul Deschanel, l'occasion de prononcer un discours politique qui est de la qualité de ceux que l'on appelle un « grand discours ».

Avec l'éloquence chaleureuse et précise qui est la sienne, dans ce langage à la fois mesuré et fort dont il honore la tribune française, l'ancien président de la Chambre, durant près d'une heure, a passé en revue les pressantes questions qui s'offrent actuellement à l'examen des hommes d'Etat.

Il s'adressait à des hommes préparés à goûter la sagesse de sa parole. Cette « Fédération des commerçants détaillants », fondée depuis deux ans seulement, groupe aujourd'hui 661 syndicats, 350,000 membres, et rayonne sur soixante-et-onze départements. Elle est dès lors l'un des organes les plus certains du corps des plus résolu de l'armée de l'ordre; en les entretenant des grands intérêts nationaux de la France du vingtième siècle, M. Paul Deschanel répondait donc directement aux essentielles préoccupations qui les rassemblent.

Cette réunion eut lieu à la salle de la rue de Lancry, sous la présidence de M. Georges Mais, l'énergique président de la Fédération, qui, par un discours excellent, ouvrit la soirée. A dix heures, M. Paul Deschanel, acclamé par une assistance nombreuse, prit la parole. Analysant successivement les sujets

sur lesquels s'exerce l'activité de la Fédération, il se trouve qu'il aborde l'une après l'autre, les grandes questions de la politique actuelle. Il admet le repos hebdomadaire, mais tempéré par des dérogations considérées « non comme des faveurs, mais comme des droits définitifs et transmissibles »; il reconnaît la nécessité du contrat collectif de travail, mais « sans intervention de délégués étrangers au magasin ou à l'atelier »; il trouve dans l'impôt sur le revenu voté par la Chambre « l'application de principes qui à toujours défendus », et certaines dispositions qu'il juge légitimes, mais il n'admet « ni l'inquisition ni l'arbitraire ».

La part capitale de ses discours fut celle où l'ancien président, ayant brossé largement l'histoire du droit d'association dans notre pays, montra l'admirable essor de la mutualité pour en venir à la forme dernière de l'association, le syndicat.

La Révolution dispersa l'ancienne corporation, la Constituante dénia même aux ouvriers le droit de débattre ensemble leurs « prétendus » intérêts professionnels; tout le long du dix-neuvième siècle, une législation de classe imposa au prolétariat l'ostracisme de ses formules, et c'est enfin l'honneur de la troisième République de la détruire, et d'en faire disparaître les derniers débris. Elle y arrive par deux lois considérables : la loi de 1884 sur les syndicats professionnels, celle de 1898 sur les sociétés. Ces deux instruments législatifs fabriquent, d'une part, les syndicats ouvriers, de l'autre, les sociétés de secours mutuels. Pourquoi les syndicats sont-ils révolutionnaires? « Parce qu'ils n'ont rien à se mettre sous la dent, parce qu'ils ne possèdent pas, parce qu'ils n'ont point de responsabilités matérielles. Nous voulons, nous, qu'ils deviennent propriétaires; mais qui s'y oppose? Les révolutionnaires. »

M. Deschanel arrive au syndicalisme, et toute cette partie du discours, qui trouve dans les circonstances présentes une application directe, est à citer.

Nous avons demandé des longtempis, mais en vain, de fixer la situation des fonctionnaires au point de vue du droit d'association. Prenez garde, disions-nous, que les fonctionnaires syndiqués ne considèrent les fonctions comme leur bien et n'arrivent à se persuader que l'école est faite pour les instituteurs, le bureau de poste pour les employés des postes, les arsenaux de l'Etat pour les ouvriers des arsenaux, et qu'ils oublient que tout cela est fait pour le public. Les fonctionnaires doivent pouvoir s'associer librement pour la défense de leurs intérêts et de leurs droits, jusqu'au point où ils pourraient nuire aux services publics, à l'ensemble des citoyens. Et lorsqu'il y a conflit entre un intérêt particulier et l'intérêt général, c'est l'intérêt général qui doit primer l'intérêt particulier.

Est-il admissible que des fonctionnaires puissent interrompre la vie même de la nation? Est-il admissible que des travailleurs qui jouent un rôle essentiel dans la défense nationale, comme ceux des arsenaux, puissent s'affilier à un groupement qui prépare l'insurrection en temps de guerre? Personne n'est obligé d'entrer au service de l'Etat; si l'on y entre, en échange des avantages qu'on y cherche, on doit accepter les devoirs qu'il exige.

Il est donc urgent, continue l'orateur, de déterminer, à l'égard de l'association, la condition exacte des fonctionnaires, par exemple, « de fixer par un texte législatif, comme en Allemagne, les catégories d'employés de l'Etat qui devront, moyennant certaines garanties, renoncer au droit de grève ». En revanche, il faudra que le pouvoir, à son tour, renonce « à l'arbitraire et à la faveur, qui sont les causes du mal. »

En terminant ce beau discours, M. Paul Deschanel montre éloquentement pourquoi il faut combattre le socialisme, et en même temps « ce que nous devons nous efforcer de retenir de ce grand mouvement ». Puis encore en quoi il faut l'exécuter, à savoir pour l'antipatriotisme que certains osent propager, et « dont on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de sa sagesse ou de sa frivolité ».

C'est par un hymne à la douce France que se conclut cette noble harangue, qui fut acclamée longuement.

André Nède.

LES Mielles de la Science

LE TRAITEMENT RATIONNEL DU RHUMATISME

Voici quatre mois (voir *Figaro* du 25 novembre 1908), j'annonçais, à cette place, que le rhumatisme pouvait être considéré comme vaincu, puisque l'art de guérir venait d'être mis en possession du remède spécifique et souverain de cette affection si onéreuse, si diverse et surtout si rebelle.

Mou argumentation était simple. L'uricémie — c'est-à-dire l'envahissement de l'organisme par l'acide urique, avec les accidents variés qui s'ensuivent — est-elle la cause ou la conséquence du rhumatisme? Je n'en sais rien : c'est là une question délicate, qu'il faut laisser aux spécialistes le soin de résoudre. Ce que je sais, par contre, c'est que l'uricémie accompagne toujours le rhumatisme, et vice versa. L'un ne va pas sans l'autre, et il n'est pas étonnant qu'on ait fini par les confondre, au point que le rhumatisme est devenu, dans la langue courante, le pseudonyme de l'uricémie.

Confusion légitime, au demeurant, car la clinique la confirme. De tous les innombrables traitements expérimentés contre le rhumatisme, ceux qui donnent les meilleurs résultats sont effectivement ceux qui agissent sur l'uricémie, ceux qui tendent à diminuer le taux de l'acide urique.

La découverte d'un médicament nouveau, dont le pouvoir dissolvant de l'acide urique dépasse, dans une mesure prodigieuse, tout ce qu'on connaissait jusqu'ici, devait donc être considérée comme la solution, si longtemps attendue, de l'irritant problème.

Cet médicament nouveau, c'est l'*Urodonal*, qui, lors de mon premier article, venait d'être l'objet d'une présentation en règle (10 novembre 1908), par M. le professeur P. Blum, médecin des hôpitaux, à l'Académie de médecine. Quelques jours plus tard (14 décembre 1908), le professeur Fleury en entretenait à son tour l'Académie des sciences. On ne compte plus depuis les malades qui, en ayant bénéficié, s'épanouissent en actions de grâces, ni même les médecins qui, surpris des effets obtenus, ont éprouvé le besoin de s'en expliquer coram populo.

Voici, à titre de spécimen, comment s'exprime, dans le *Journal des Praticiens* (du professeur Huchard), un ancien interne, M. le docteur Emmanuel Diamanberger :

Nous avons expérimenté ces derniers mois un

médicament nouveau, l'*Urodonal*, qui donne des résultats vraiment remarquables. Jamais nous n'y avons eu recours en vain. Les arthritiques qui, sur nos conseils, ont pris, chaque mois de l'*Urodonal* à la dose de 3 ou 4 cuillerées à café par jour pendant 10 jours, n'ont plus eu de crises : rhumatismes pour les uns, migraines pour certains. Ce drainage urique périodique semble donc bien mettre les malades à l'abri des récidives.

À l'appui de ses déclarations, le docteur E. Diamanberger rapporte, d'ailleurs, quelques observations qui se passent de commentaires :

«... général en retraite, soixante-dix ans, a tous les ans des accès de goutte. Le dernier, très violent, a été littéralement jugulé par l'*Urodonal* à haute dose. Cet hiver, il n'a eu aucun accès, et il attribue ce fait à ce qu'il prend chaque mois de l'*Urodonal*. »

Mme Angèle B... plumassière, trente-sept ans, souffrait depuis six ans d'une sciatique rebelle à tous les traitements. L'*Urodonal* en a eu raison en trois semaines. Depuis six mois, elle n'a rien ressenti.

Doudelle, fabricant de boutons de nacre. En passant, les grévistes jetèrent des pierres dans les carreaux. Mais ils se contentèrent de ce bel exploit et s'éloignèrent, chantant la *Carmagnole*, et une autre chanson dédiée tout de même à la grève. Ils arrivèrent à Amblyville vers sept heures du soir. A l'entrée du village se dressa la petite usine que fit construire un ancien ouvrier M. Médard-Delamotte. Dix gendarmes le gardaient. Ils tentèrent de disperser ces individus de mine menaçante, qui, au long de la route, avaient coupé de forts gourdins. Mal leur en prit. Ils reçurent une grêle de pierres. Trois d'entre eux furent sérieusement blessés. Deux autres furent désarmés.

Encouragés par ce premier succès, les manifestants escaladèrent le mur de la maison Médard et se jetèrent dans les appartements. M. et Mme Médard achevèrent de dîner quand la porte de la salle à manger céda, livrant passage à une foule hurlante. Le négociant, poussé dans un coin de la pièce, se vit présenter un projet de contrat par lequel s'engageait à accorder à ses ouvriers le « tarif syndical ». Il résista. Peu de temps. Ses interlocuteurs n'avaient rien de paisibles. Ils menaçaient. M. Médard signa.

Les grévistes ne se tinrent pas pour satisfaits. Ils se répandirent dans la maison, brisant les meubles et déchirant les tentures. Les bijoux de Mme Médard furent volés. Tout ce qu'on ne put emporter fut réduit en miettes.

Et puis — car l'héroïsme altère les héros — ils descendirent à la cave, et mirent en perce un fût de vin. Ils burent largement. Ces prolétaires conscients y puisèrent une audace nouvelle. Ils s'emparèrent de M. Médard, le frappèrent violemment, ainsi que sa femme et sa belle-mère, et puis lui ordonnèrent de les suivre à la mairie, où il s'engagerait solennellement à leur donner satisfaction. Il obéit. Qu'éut-il pu faire ? Et ils reprirent sans être inquiétés la route de Méru.

Il était huit heures et demie du soir, quand ils passèrent à nouveau devant la maison de M. Doudelle. Celui-ci était absent. Il faisait partie de la délégation qui s'était rendue à Beauvais chez le préfet. Mme Doudelle se trouvait seule et tremblait, car, de loin, des chants sauvages lui avaient dénoté l'arrivée des bandits.

Une forte grille entourait la propriété. Elle céda sous la poussée formidable de ces trois cents ouvriers avinés. Elle fut littéralement arrachée du mur bas où elle était scellée. Et la horde se rua dans le jardin. Les persiennes étaient fermées. On y jeta de grosses pierres, les briques du mur démolirent, et celles qu'on trouva au bord du champ voisin.

Et puis, comme la besogne n'avancait pas assez vite, on brisa les gonds des volets d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Deux grévistes cassèrent les vitres, ouvrirent aisément la fenêtre et sautèrent dans la pièce, qui se trouva être le salon. C'était le salon d'un bourgeois cossu. Il s'ornait de six fauteuils et de six chaises — solides meubles de noyer, pareillement recouverts de velours rouge. Un piano — une console de marbre, aux pieds dorés. Une pendule énorme. Des candélabres, un lustre de cristal, quelques peintures, un « guéridon » de style Louis-Philippe, plusieurs petites tables, sur lesquelles étaient posées une foule d'objets divers, vases, statuettes, cadres à photographies, etc.

Or, au bout d'une demi-heure, il n'y avait plus dans cette pièce d'autre meuble que le piano, trop lourd pour être jeté par la fenêtre. Chaises, fauteuils, tables et pendules furent lancés dans le jardin. Les glaces furent brisées, les cadres mis en morceaux. On arracha les candélabres du piano, et on le défonça du mieux qu'on put.

M. Doudelle nous a lui-même introduit, hier, dans cette pièce sacagée. Marchant avec précaution sur le plancher couvert de verre pilé, de briques — qui furent des projectiles — de grosses branches, — qui furent des armes — il nous a conduit dans un coin de ce qui fut autrefois le salon. Dans ce coin-là était la console. La plaque de marbre à été brisée en six morceaux. Du support, il ne reste plus qu'une colonne de bois doré gisant sur le sol, parmi d'autres débris informes. En face de la console, il y avait un canapé. Le canapé a été brûlé, comme les fauteuils et comme les chaises. Car, ayant jeté tous les meubles dans le jardin, les grévistes s'avèrent que leur œuvre n'était pas complète. Ils allumèrent un grand feu, qui ne s'éteignit qu'à deux heures du matin.

Sur la cheminée, il n'y a plus qu'une statue décapitée. Il n'y a plus qu'une glace brisée, plus qu'une planchette. Le tapis a été décollé. Mais comme il aurait malaisément brûlé, on le tailla d'un coup de couteau. Plus rien aux murs. Pas une tenture. Ce qui n'a pu être brûlé a été tordu, brisé, déformé, et même la pince du foyer a été séparée en deux morceaux. Du plafond pend un squelette de lustre.

M. Doudelle nous conduit dans une petite salle à manger. Mme Doudelle s'y trouve, malade encore de la commotion nerveuse que lui a causée le pillage. Elle sanglote, tandis que son mari nous raconte la scène, et à toute minute l'interrompt pour dire :

— Va chercher des gendarmes. Va dire qu'on envoie des gendarmes. Ils vont revenir. Ils monteront dans les chambres...

Car les grévistes se sont contentés de saccager le salon. Lorsqu'ils ont eu achevé leur œuvre, ils sont passés dans le vestibule, et quelques-uns d'entre eux s'engageaient déjà dans l'escalier. Mais un bref commandement a retenti :

— Non ! C'est assez pour aujourd'hui ! Et sur cet ordre, que j'étais une seule voix impérieuse, toute la troupe a docilement fait demi-tour.

M. Doudelle, cependant, continue : — Ils voulaient de plus hauts salaires. Pouvais-je les donner ? Voici, monsieur, notre situation.

En 1900, nous étions cinq ou six fabricants. En 1900, nous sommes cinquante environ. De cette concurrence soudaine, deux conséquences : augmentation du prix de la matière première ; diminution des prix de vente.

En 1900, nous payions les cent kilos de nacre entre 28 et 32 francs. Maintenant, nous les payons 65 francs.

En 1900, nous vendions une grosse de boutons barrette « quatre lignes » 3 fr. 50.

En 1909, nous la vendons malaisément 1 fr. 60. Des dépenses plus fortes, des recettes moindres, voilà où nous en sommes, monsieur.

Nous avons diminué les salaires. C'est vrai. Qu'aurions-nous pu faire ? C'était question de vie ou de mort. Fermer l'usine, ou moins rétribuer la main-d'œuvre.

Mme Doudelle, qui sanglote encore, reprend :

— Va chercher des gendarmes. Fais-nous garder...

Et M. Doudelle : — C'est la faute du maire. Pourquoi a-t-il renvoyé les gendarmes ? Je suis devenu treize-deux ans maire d'un village voisin, Saint-Crépin. Il y en a des gendarmes, à Saint-Crépin. Et les ouvriers qui veulent travailler sont protégés...

Dans la soirée, deux cents gendarmes et trois cents dragons sont venus s'installer à Méru. Cela n'a pas empêché que le fils de M. Doudelle, arrêté par une bande d'ouvriers, n'ait dû son salut qu'à une fuite prompte. Sa bicyclette a été réduite en miettes.

Louis Lazarus.

Le Concours hippique

Malgré le temps déplorable, les épreuves si intéressantes de la journée d'hier avaient attiré au Grand Palais tous les amateurs d'équitation. Les épreuves, qui ne pouvaient manquer d'attirer la présentation des équipages, ont été très intéressantes, toujours impatiemment attendues, et aux épreuves de la Coupe offerte par l'« International Horse Show » de Londres. Aussi la réunion fut-elle très brillante.

Nous avons remarqué hier, dans la tribune des sociétaires :

Comtesse Pierre de Sonnyèvre, en tailleur de laineux vieux vert, étole de renards argentés, chapeau de crin noir orné de plumes ; général baron de Sermet, en noir, mantelet de zibeline, toque de tulle violet à aigrettes assorties ; Mme F. de Rickman, en tailleur de laineux prune, jupe en forme et jaquette mi-jaquette garnie de galons de passementerie, grand chapeau de paille noire, la large calotte garnie de cabochons de jais noir, aigrettes noires sur le côté ; Mme Trubert, en tailleur gris-fer tout uni à veste mi-jaquette, étole et manchon de renards argentés ; grand chapeau de paille aubergine relevée de plumes assorties ; comtesse de Lurcy, en fourreau de laineux violet garni de biais de liberty assortie ; veste de même laineux, chapeau de paille violet à calotte très large garnie de zibeline et piquet d'aigrettes ; comtesse de Resseguier, en tailleur de laineux noir fantaisie, jupe à plis piqués, chemisette de linon blanc à jabot ; tailleur bleu-marine, chapeau de paille turquoise relevée de galons de soie, chapeau mi-cloche en taffetas noir relevée de cabochons de jais ; comtesse René Lestre, en tailleur tout noir à veste ouverte sur chemisette de tulle toute soignée, étole de zibeline, grand chapeau de paille mordorée à plumes ; Mme Bordeaux, en fourreau de laineux vieux vert, longue redingote de tulle, grand chapeau noir à plumes ; comtesse Henri de Saint-Genys, en tailleur noir à longue redingote garnie de galons, toque de paillasse noir relevée de tulle et aigrettes ; comtesse de Lapoussière, en tailleur bleu-marine, chapeau de paille turquoise relevée d'un gros nœud de liberty turquoise et d'aigrettes ; baronne de Camas, en robe de taffetas noir, jupe en forme garnie de volants plats, corsage à collet de guipure blanche, étole de renards noirs, chapeau de crin noir à nœud du même crin et relevée d'aigrettes ; Mlle de Chazelles, en fourreau de laineux vert ancien à un bouton d'épaulement, robe blanche autour du cou, grand chapeau de crin noir relevée d'un piquet de plumes noires ; Mlle Odette de Saint-Sauveur, en tailleur de laineux gris, à jaquette en tissu chemisette de linon blanc à jabot, chapeau de paille noire à nœud de tulle rose ; Mlle de Cernay, en tailleur de drap gris blanc en forme sur chemisette de tulle gris, veste à pans arrondis, chapeau de paille turquoise relevée de galons de soie ; baronne Mariani, en tailleur de laineux noir fantaisie à veste-cape, toque de paillasse noir relevée d'aigrettes ; comtesse Becchi, en fourreau de laineux mordoré, redingote de tulle, toque de paille mordorée relevée de plumes ; Mme André Favier, en tailleur de velours noir à longue redingote ajustée garnie de biais de liberty, toque de renards argentés, chapeau de paillasse relevée d'un nœud de ruban et d'aigrettes noires.

Le comte Karl de Beaumont, président du premier jury des chevaux de classes, a d'abord examiné dans la matinée, avec ses assesseurs, MM. le comte Roderer, le comte Gérard de Douët de Gravelle, le comte d'Estourn, le comte Grefhulte, le marquis de La Roche-Bayard, le comte de Saint-Genys, les chevaux attelés seuls de la première classe, première division.

Ce jury a décerné les récompenses suivantes :

Prix : 1. *Frou-Frou*, élevé par M. Pierre Encovert ; 2. *Fénelon* (M. Montaignac) ; 3. *Fabre d'Olivet*, élevé par M. Octave Desmarnettes ; 4. *Le Pion*, élevé par M. Louis Lemaire ; 5. *Le Faucon*, élevé par M. Louis Lemaire ; 6. *Farrago* (M. Montaignac) ; 7. *Fumet*, élevé par M. Jean Hautemontier ; 8. *Faisceau*, élevé par M. Arthur Bourdier ; 9. *Faureur*, élevé par M. Jules Jourdan ; 10. *Fanfan*, élevé par le marquis de Blangy ; 11. *Firmin*, élevé par M. Fr. Gibert ; 12. *Fragson*, élevé par M. Sollier ; 13. *Falconet*, élevé par M. Adolphe Lohp.

Étoles : *Friant* (M. du Châtenet) ; *France*, élevée par M. Lindet ; *Parassa*, élevée par M. Pierre Brocard ; *Fleur de Mai*, élevée par M. Alexandre Poussard ; *Togo*, élevée par M. Lucien Boursard ; *Pierrot de Jacon*, élevée par Mme veuve Poirais ; *Faisand*, élevée par M. Etienne Marion ; *Frondeur* (M. Brion), élevée par M. Armand Langlois ; *Farceur*, élevée par M. Lallouet ; *Fulgence* (M. Gicner), élevée par M. Jamain.

La présentation des équipages de maîtres attelés à deux chevaux — prix internationaux — a commencé à deux heures et demie devant une commission présidée par le comte Roderer, et composée de MM. le comte de Frauenberg, le baron Doë, le comte Gérard du Douët de Gravelle, le comte Hector de Monteynard et le marquis de Robieu.

Les prix ont été répartis entre trois catégories, qui comprennent, la première, des chevaux de taille supérieure à 1 mètre 62 ; la deuxième, des chevaux de taille variant de 1 mètre 62 à 1 mètre 56 ; la troisième, des chevaux de taille inférieure à 1 mètre 56.

Au nombre des principaux propriétaires qui présentent eux-mêmes ou font présenter leurs chevaux :

MM. Thomas E. de Anchorena et Walter Winans, les donateurs des coupes spéciales pour lesquelles auront lieu des présentations ultérieures ; le marquis de Broc, le baron Empain, Paul Goldschmidt, le comte Paul de Lambert, Henri Plisson, Roussigné, Achille Adam, d'Alberville, Antoine de Barros, Charles Brossette, le comte de Chabrol, le comte de Courbin, le baron de Langlade, Le Comte, Morlock, Jules Pesquet, Georges Rouilleux-Dugue, et les célèbres sportsmen André et Léon Thore, et les comtes Constant Radziwili, avec trois paires de superbes chevaux des trois catégories, attelés à une victoria de poste, à un phaéton attelé à une victoria ;

le comte de Salomon, la baronne Salomon de Rothschild, Gumielle, la marquise André de Toulougeon, la comtesse Dodon de Kéroman, Avignon, Frézier, miss Ella S. Ross, etc., etc.

Pendant le défilé, la musique du 5^e de ligne, conduite par M. Vidal, a joué *Fièvre allure* de Sémé, la *Maladetta* de Paul Vidal, *Gillette d'Elbenberg*, la *Castillana* de Durand, et la *Retraite Française* de J. Vidal.

On a particulièrement admiré et applaudi les attelages du prince Radziwili, de MM. de Anchorena et Winans, du baron Empain, de la baronne Salomon de Rothschild, de MM. Thome, Courbin, Le Comte, Roussigné et d'Alberville.

Les récompenses ont été décernées ainsi :

1^{re} catégorie. — Prix : MM. Thomas E. de Anchorena, le marquis de Broc, le baron Empain, Paul Goldschmidt, Mme G. Martell, M. Henri Plisson, prince Constantin Radziwili, Mlle la

baronne Salomon de Rothschild, M. Roussigné, Mme Rita del Erido ; Flots : Mme Guinet, comte Paul de Lambert.

2^e catégorie. — Prix : M. d'Alberville, Mme Avignon, MM. Antoine de Barros, Charles Brossette, G. C. Chabrol, Coulomb, Paul Courbin, Mme Rita del Erido, Mmes la comtesse Dodon de Kéroman, Frézier, M. Morlock, prince Constantin Radziwili, M. Roussigné, Flots : MM. Le Comte, Jules Pesquet, G. Rouilleux-Dugue.

3^e catégorie. — Prix : prince Constantin Radziwili, M. Thomas E. de Anchorena, miss Ella S. Ross, MM. André et Léon Thome et Walter Winans.

C'est à quatre heures qu'a été courue la grande épreuve pour la coupe de l'« International Horse Show » de Londres, à quatre obstacles de 1 m. 50 de hauteur et deux obstacles de 1 m. 60, ouverte aux chevaux de tout âge et de toutes nationalités, montés par des gentlemen.

Dix-sept engagements seulement :

Goliath, au comte de Polignac, monté par M. Després ; *Giselle*, présentée par le comte de Mézani de Lisle ; *Houcouper*, par le comte Jacques de Massa ; *Pouff Réveur*, All Fours, Miss, par M. A. Lowenstein ; *Jubilee*, à M. Xavier Riant, montée par le capitaine Crousse ; *Rosane*, à M. J. M. Brodin ; *Evolution*, au prince H. de Saxe-Weimar, montée par M. H. Leclerc ; *Hats Off*, à M. de Santa Victoria, montée par M. Pierre Crépain ; *Riquiqui*, M. Bonpard et baron de Salay ; *Lamarzini*, monté par M. Bonpard ; *Pia de Sède*, vicomte Yves du Halgout et M. Petronio, monté par M. Petronio ; *Ricardine*, à M. M. Wignolle, montée par M. Henry de Royer.

La Coupe a été brillamment disputée par MM. le capitaine Crousse et Lowenstein, qui tous deux sont restés en concurrence après un parcours normal sans faute. Une deuxième épreuve pour le départage avec relaiement des obstacles a été continuée. Le saut de la Coupe offerte par l'« International Horse Show » de Londres. Aussi la réunion fut-elle très brillante.

Nous avons remarqué hier, dans la tribune des sociétaires :

Comtesse Pierre de Sonnyèvre, en tailleur de laineux vieux vert, étole de renards argentés, chapeau de crin noir orné de plumes ; général baron de Sermet, en noir, mantelet de zibeline, toque de tulle violet à aigrettes assorties ; Mme F. de Rickman, en tailleur de laineux prune, jupe en forme et jaquette mi-jaquette garnie de galons de passementerie, grand chapeau de paille noire, la large calotte garnie de cabochons de jais noir, aigrettes noires sur le côté ; Mme Trubert, en tailleur gris-fer tout uni à veste mi-jaquette, étole et manchon de renards argentés ; grand chapeau de paille aubergine relevée de plumes assorties ; comtesse de Lurcy, en fourreau de laineux violet garni de biais de liberty assortie ; veste de même laineux, chapeau de paille violet à calotte très large garnie de zibeline et piquet d'aigrettes ; comtesse de Resseguier, en tailleur de laineux noir fantaisie, jupe à plis piqués, chemisette de linon blanc à jabot ; tailleur bleu-marine, chapeau de paille turquoise relevée de galons de soie, chapeau mi-cloche en taffetas noir relevée de cabochons de jais ; comtesse René Lestre, en tailleur tout noir à veste ouverte sur chemisette de tulle toute soignée, étole de zibeline, grand chapeau de paille mordorée à plumes ; Mme Bordeaux, en fourreau de laineux vieux vert, longue redingote de tulle, grand chapeau noir à plumes ; comtesse Henri de Saint-Genys, en tailleur noir à longue redingote garnie de galons, toque de paillasse noir relevée de tulle et aigrettes ; comtesse de Lapoussière, en tailleur bleu-marine, chapeau de paille turquoise relevée d'un gros nœud de liberty turquoise et d'aigrettes ; baronne de Camas, en robe de taffetas noir, jupe en forme garnie de volants plats, corsage à collet de guipure blanche, étole de renards noirs, chapeau de crin noir à nœud du même crin et relevée d'aigrettes ; Mlle de Chazelles, en fourreau de laineux vert ancien à un bouton d'épaulement, robe blanche autour du cou, grand chapeau de crin noir relevée d'un piquet de plumes noires ; Mlle Odette de Saint-Sauveur, en tailleur de laineux gris, à jaquette en tissu chemisette de linon blanc à jabot, chapeau de paille noire à nœud de tulle rose ; Mlle de Cernay, en tailleur de drap gris blanc en forme sur chemisette de tulle gris, veste à pans arrondis, chapeau de paille turquoise relevée de galons de soie ; baronne Mariani, en tailleur de laineux noir fantaisie à veste-cape, toque de paillasse noir relevée d'aigrettes ; comtesse Becchi, en fourreau de laineux mordoré, redingote de tulle, toque de paille mordorée relevée de plumes ; Mme André Favier, en tailleur de velours noir à longue redingote ajustée garnie de biais de liberty, toque de renards argentés, chapeau de paillasse relevée d'un nœud de ruban et d'aigrettes noires.

Le comte Karl de Beaumont, président du premier jury des chevaux de classes, a d'abord examiné dans la matinée, avec ses assesseurs, MM. le comte Roderer, le comte Gérard de Douët de Gravelle, le comte d'Estourn, le comte Grefhulte, le marquis de La Roche-Bayard, le comte de Saint-Genys, les chevaux attelés seuls de la première classe, première division.

Ce jury a décerné les récompenses suivantes :

Prix : 1. *Frou-Frou*, élevé par M. Pierre Encovert ; 2. *Fénelon* (M. Montaignac) ; 3. *Fabre d'Olivet*, élevé par M. Octave Desmarnettes ; 4. *Le Pion*, élevé par M. Louis Lemaire ; 5. *Le Faucon*, élevé par M. Louis Lemaire ; 6. *Farrago* (M. Montaignac) ; 7. *Fumet*, élevé par M. Jean Hautemontier ; 8. *Faisceau*, élevé par M. Arthur Bourdier ; 9. *Faureur*, élevé par M. Jules Jourdan ; 10. *Fanfan*, élevé par le marquis de Blangy ; 11. *Firmin*, élevé par M. Fr. Gibert ; 12. *Fragson*, élevé par M. Sollier ; 13. *Falconet*, élevé par M. Adolphe Lohp.

Étoles : *Friant* (M. du Châtenet) ; *France*, élevée par M. Lindet ; *Parassa*, élevée par M. Pierre Brocard ; *Fleur de Mai*, élevée par M. Alexandre Poussard ; *Togo*, élevée par M. Lucien Boursard ; *Pierrot de Jacon*, élevée par Mme veuve Poirais ; *Faisand*, élevée par M. Etienne Marion ; *Frondeur* (M. Brion), élevée par M. Armand Langlois ; *Farceur*, élevée par M. Lallouet ; *Fulgence* (M. Gicner), élevée par M. Jamain.

La présentation des équipages de maîtres attelés à deux chevaux — prix internationaux — a commencé à deux heures et demie devant une commission présidée par le comte Roderer, et composée de MM. le comte de Frauenberg, le baron Doë, le comte Gérard du Douët de Gravelle, le comte Hector de Monteynard et le marquis de Robieu.

Les prix ont été répartis entre trois catégories, qui comprennent, la première, des chevaux de taille supérieure à 1 mètre 62 ; la deuxième, des chevaux de taille variant de 1 mètre 62 à 1 mètre 56 ; la troisième, des chevaux de taille inférieure à 1 mètre 56.

Au nombre des principaux propriétaires qui présentent eux-mêmes ou font présenter leurs chevaux :

MM. Thomas E. de Anchorena et Walter Winans, les donateurs des coupes spéciales pour lesquelles auront lieu des présentations ultérieures ; le marquis de Broc, le baron Empain, Paul Goldschmidt, le comte Paul de Lambert, Henri Plisson, Roussigné, Achille Adam, d'Alberville, Antoine de Barros, Charles Brossette, le comte de Chabrol, le comte de Courbin, le baron de Langlade, Le Comte, Morlock, Jules Pesquet, Georges Rouilleux-Dugue, et les célèbres sportsmen André et Léon Thore, et les comtes Constant Radziwili, avec trois paires de superbes chevaux des trois catégories, attelés à une victoria de poste, à un phaéton attelé à une victoria ;

le comte de Salomon, la baronne Salomon de Rothschild, Gumielle, la marquise André de Toulougeon, la comtesse Dodon de Kéroman, Avignon, Frézier, miss Ella S. Ross, etc., etc.

Pendant le défilé, la musique du 5^e de ligne, conduite par M. Vidal, a joué *Fièvre allure* de Sémé, la *Maladetta* de Paul Vidal, *Gillette d'Elbenberg*, la *Castillana* de Durand, et la *Retraite Française* de J. Vidal.

On a particulièrement admiré et applaudi les attelages du prince Radziwili, de MM. de Anchorena et Winans, du baron Empain, de la baronne Salomon de Rothschild, de MM. Thome, Courbin, Le Comte, Roussigné et d'Alberville.

Les récompenses ont été décernées ainsi :

1^{re} catégorie. — Prix : MM. Thomas E. de Anchorena, le marquis de Broc, le baron Empain, Paul Goldschmidt, Mme G. Martell, M. Henri Plisson, prince Constantin Radziwili, Mlle la

ni le Pape n'excommunia le professeur Schnitzer, mais ce dernier fut autorisé à voyager... Il avait entrepris certains travaux pour lesquels il sembla bon qu'il se documentât en visitant les grandes bibliothèques de l'étranger. Il était d'ailleurs sous le coup de la suspension a *divinis* que lui valut son commentaire fort peu orthodoxe de l'encyclique *Pascendi*, publié dans la *Revue internationale hebdomadaire* que dirige à Berlin le professeur P. Hilleberg, et à la suite de laquelle il interrompit de lui-même son cours d'histoire des dogmes.

Les négociations ont-elles continué, depuis lors, entre Berlin et Rome sur l'affaire Schnitzer, et le Saint-Siège a-t-il réussi à s'assurer l'appui du gouvernement impérial pour le cas où il serait obligé d'infliger au professeur rebelle le suprême châtiment ? Je ne sais.

Toujours semble-t-il que l'article des *Neueste Nachrichten* n'aurait pas suffi à motiver l'excommunication. C'est plutôt la goutte d'eau qui fait déborder le vase... Je ne l'ai pas lu. Mais le correspondant de qui je tiens la grosse nouvelle que j'ai donnée en commençant m'assure que cet article est purement objectif. Le docteur Schnitzer y aurait simplement rendu compte du livre des *Modernistes* Du moins peut-on croire qu'il a laissé paraître en l'analysant quelque complaisance d'où Rome a pu déduire qu'il ne songerait point à chanter la palinodie qui doit être la condition de sa rentrée en grâce.

Le livre de M. Paul Sabatier, sauf quelques documents qui y sont annexés, n'est au surplus que la reproduction de trois conférences que l'auteur a prononcées en février — mars 1908 à Londres, sur l'invitation du comité des *Jovett Lectures*. L'auteur n'y étudie point à fond le modernisme — c'en est pas en trois conférences que l'on pourrait épuiser ni même aborder sérieusement un sujet si vaste et si grave, — mais il y parle avec faveur d'un certain nombre de modernistes notoires, principalement de l'abbé Loisy. Une page seulement y est consacrée à l'abbé Schnitzer lui-même, que M. Paul Sabatier se contente d'ailleurs de citer et ne juge pas.

J'ai vu que l'affaire Schnitzer avait donné lieu à des négociations entre Rome et Berlin, et que ces négociations n'étaient sans doute pas étrangères à la menace d'excommunication qui pèse actuellement sur le professeur d'histoire des dogmes de l'université de Munich. Il y a à cet égard une indication précise : ce n'est pas l'archevêque de Munich qui a été chargé par le Saint-Siège de notifier la chose à l'intéressé ; c'est le nonce, dont l'intervention implique bien que la question est d'ordre diplomatique. On peut ajouter que ce nonce étant Mgr Frühlwirth, ancien général des Dominicains, bien connu pour son zèle antimoderniste, il n'y a à escompter de sa part ni timidité ni faiblesse dans l'exécution des ordres qu'il a reçus de son souverain.

Julien de Narfon.

Monument de Frédéric Mistral

(Cinquantième de Miré et jubilé du poète)

DEUXIÈME LISTE DE SOUSCRIPTION (Suite)

M. Oskar Hennicke, professeur à Reims (Allemagne).....	40
M. Lewis F. Mott, professeur à New-York.....	40
M. Henri Alfred Todd, professeur à la Columbia University (New-York).....	25
M. Amédée Rodrigues, à Marseille M. Georges Rodrigues.....	50
M. le comte de Sabran-Pontevès, à Autun.....	100
M. le duc de Sabran-Pontevès.....	100
M. Henri Gougnouilh (souscription de la <i>Petite Gironde</i> , à Bordeaux).....	100
M. Coffinet, administrateur de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée et des docks de Marseille.....	40
M. le comte de Sabran-Pontevès, à Paris.....	100
M. le comte Elzéar de Sabran-Pontevès, à Paris.....	100
M. Eugène Guérin, sénateur.....	20
M. Fortin Jouté-Pastre, à Paris.....	40
M. Léon Bonet, directeur du <i>Paris-Journal</i>	25
M. Ed. Mallet, président du Syndicat d'initiative, à Nans-la-Sainte-Baume.....	5
M. le marquis de Gantelmi d'Ile, ancien président de l'Académie d'Aix, félibre majoral.....	20
M. le comte Etienne de Nalèche, directeur du <i>Journal des Débats</i>	30
M. Nicolle, secrétaire de la rédaction des <i>Annales politiques et littéraires</i>	5
M. Saint-Marcel Eysseric, à Sisteron.....	5
M. le marquis de La Baume d'Armentières, à Montlimar.....	10
M. le baron Guillaumet, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Aix, félibre majoral.....	20
M. Stéphane Dervillé, président du Conseil d'administration de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.....	100
M. le comte de Barancelli-Javon.....	5
M. Alexis Rostand, président du Comptoir national d'escompte de Paris.....	100

(A suivre.)

JOURNAUX ET REVUES

Les papiers perdus

Le *Matin* raconte une petite histoire amusante, et de laquelle il y aurait peut-être une ou deux conclusions judicieuses à tirer.

Les membres de l'Académie d'enquête qui étudie l'affaire Légitimus demandaient, l'autre jour, à M. Millès-Lacroix ce qu'il pensait d'un rapport adressé au ministère, en septembre 1906, par M. Fawtier, secrétaire général faisant fonctions de gouverneur de la Guadeloupe. M. Millès-Lacroix n'avait aucun souvenir de ce rapport... Afin de rafraîchir sa mémoire, on lui indiqua aussi que ce rapport avait trait à M. Fays... Non, le ministre ne se rappelait pas.

M. Fays était, là-bas, président de la Cour d'appel. Sur le désir qu'il en avait exprimé, on l'avait même nommé procureur général par intérim.

Or, le rapport de M. Fawtier présentait M. Fays sous un jour tel, que jamais, en tenant le moindre compte de ce rapport, on n'aurait donné le plus petit avancement à ce magistrat colonial.

M. Millès-Lacroix, étonné, fit cher-

cher le rapport. On mit, paraît-il, huit jours, à le trouver... Huit jours d'énervement travail...

Or, voici quelques lignes de ce rapport :

... M. Fays est un malade, impulsif, obligé de se faire traiter par des stupéfiants ; il est incapable de solutionner avec pondération une affaire importante. M. Fays est, en outre, d'une prétention excessive ; il est persuadé qu'il a les qualités voulues pour être un homme politique. Dans ce but, M. Fays ne craint pas de fréquenter dans un milieu qui n'est pas celui d'un magistrat, avec l'espoir qu'il pourra s'y créer des relations le mettant à même un jour de représenter au Palais-Bourbon la colonie de la Guadeloupe. J'ajouterais, et cela est plus grave, que M. Fays a des dettes, qu'il frappe à toutes les portes et que, dernièrement encore, il s'agitait, au grand scandale de ses collègues, dans une affaire où l'une des parties en cause lui avait prêtés de l'argent...

Ici, M. Fawtier offrait de fournir au ministre les preuves de ses dires. Et il ajoutait :

J'estime donc que M. Fays ne peut revenir dans ce pays sans danger pour la bonne marche des affaires de la justice.

M. Ballot, gouverneur de la Guadeloupe, a, par une lettre, confirmé le rapport de M. Fawtier :

Mon prédécesseur intérimaire, M. Fawtier, dans une lettre confidentielle, en date du 30 septembre 1906, n° 46, a déjà signalé cet intrigant à l'attention du département. Je partage entièrement l'opinion si défavorable exprimée par M. Fawtier. J'estime, comme lui, que M. Fays est un véritable ferment d'agitation et un danger pour la tranquillité de la colonie.

contre M. Ernest Gay, syndic sortant, qui a recueilli 37 voix.

LE CITOYEN CHAUSSE

Le Conseil municipal va donc être présidé pendant une année par un socialiste révolutionnaire. Sa candidature était le résultat d'un accord intervenu entre socialistes et radicaux qui ont droit à tour de rôle à la présidence au fauteuil présidentiel. Le président sortant, M. Chérioux, étant radical, c'était le tour d'un candidat choisis dans les rangs socialistes.

C'est, en même temps, il faut le dire, une manifestation de sympathie à l'égard d'un homme du peuple, d'un homme de bon sens et d'énergie, estimé de tous pour son assiduité, son honnêteté et la rectitude de sa vie.

M. Emile Chausse est né à Paris le 6 juillet 1850. Il exerçait le métier d'ébéniste. En 1867, il prit une part active au mouvement syndical et créa la Chambre syndicale des ouvriers ébénistes.

Très populaire, il fut nommé le 4 septembre membre de la délégation du Comité de vigilance du douzième arrondissement, et le 21 octobre il occupa la mairie sur l'avis de Blanqui. En 1878, il fut condamné à un an de prison pour avoir fait, dans le journal le *Proletaire*, l'apologie de la Commune. Puis, s'attachant surtout à la question ouvrière, il fut élu à de nombreux congrès. Élu conseiller prud'homme en 1883, il quitta ce poste lorsque, le 23 août 1889, les électeurs du quartier Sainte-Marguerite l'envoyèrent siéger à l'Hôtel de Ville. Depuis, il a toujours été réélu.

M. Chausse n'est pas orateur. Il s'est plus distingué à l'attention de ses collègues par son bon sens et son désir de bien faire que par des rapports ou des discours retentissants.

M. Mossot, vice-président, est né en 1861. Il est négociant en vins. Nous ne connaissons rien de marquant dans sa biographie. M. Pannellier, secrétaire, est né le 16 novembre 1840. Il exerce la profession de photographe. C'est un excellent homme dans toute la force du mot. Il a fait son devoir pendant la guerre de 1870-71, et proposé pour le grade de lieutenant, il déclina l'offre qui lui en était faite, afin de laisser la place à quelqu'un de ses camarades qui put se faire une situation dans l'armée.

Quant à lui, rentré dans la vie civile, il fut secrétaire de la Chambre syndicale de photographie, puis président de cette chambre, président du comité radical du quatorzième arrondissement et enfin il entra à l'Hôtel de Ville où, en dépit des divergences d'opinion, il ne compte que des amis. M. Victor Pannellier, dit fort justement sa biographie, est le vivant exemple de ce que peuvent dans une démocratie le courage et la volonté unis à une probité scrupuleuse, à une philanthropie éclairée, à un profond amour du peuple.

Les fonctions de secrétaires dans ce bureau ayant des qualités plus sérieuses que brillantes auront tout le loisir de donner lieu à leur initiative. M. Fleuret surtout qui vient d'être élu secrétaire et qui, entreprenant et fin, pourra initier ses nouveaux collègues aux difficultés des fonctions qu'on vient de leur confier.

Le nouveau syndic M. Achille, industriel de haute valeur, s'est fait remarquer à l'Hôtel de Ville par ses intéressants rapports sur la situation de la police.

Telle est, dans son ensemble, la composition du nouveau bureau de notre assemblée communale.

Janville.

AVIS DIVERS

L'Anthologie des poètes de Montmartre par Bertrand Millanvo, qui vient de paraître chez Ollendorff, peut être considérée comme le livre d'or des chansonniers de la célèbre butte. M. Bertrand Millanvo a, avec un grand talent, écrit, pour ainsi dire, la production quotidienne de la pléiade montmartroise. (Voir aux annonces.)

RECOLORATION A SEC des cheveux blancs par la *POUDRE CAPILLUS* de la Parfumerie Nyon, 31, rue du 4-Septembre.

LA JOURNÉE

Le Parlement : Au Sénat, projet de chemin de fer départemental dans la Meuse. — A la Chambre, suite des Conseils de guerre.

Mariages : M. Pierre Contant avec Mlle Mireille Duboué (Saint-François-de-Sales, midi).

M. Etienne Leduc avec Mlle Suzanne Kempf, fille du maire de Louveciennes (Madeleine, midi).

Obèques : M. Denizot, avoué (Saint-Roch, 10 heures).

Au Palais : L'affaire Bassot (4^e audience). Expositions : A la Galerie Georges Petit, 8, rue de St-Suzanne, exposition des paysages, natures mortes et figures décoratives de F. Picabia. — La série des œuvres du peintre Jean Sala, sur les « Gitanes » (Salon des abonnés du Figaro).

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. Paquier : « Fénelon et Mme Guyon » (5 h. 1/4).

Ecole des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. Lyon-Caen : « La Justice commerciale et le conseil des prud'hommes » (4 h. 1/4). — M. Amédée Gaston : « Les Notations musicales avant les mensuralistes » (4 h. 1/4). — M. Léon Rosenthal : « La Gravure avant Marc-Antoine » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 38, rue Serpente : M. le docteur Marie : « Le Régime des aliénés d'autrefois » (4 h. 1/2). — M. Durieux : « Le Grand cultivateur de l'Île-de-France » (5 h. 1/2).

Ecole de la paix, 3, rue Thénard : M. le docteur Maurice de Fleury : « L'Arbitrage obligatoire et le point de vue biologique » (8 h. 1/2).

Muséum d'histoire naturelle : M. Maquenne : « Phytisme végétale » (4 heures). — M. Arnaud : « Chimie organique, 4 heures ». — M. Sevalle : Cours public d'apiculture (jardin du Luxembourg, 9 heures du matin).

M. Pierre Lasserre : « La Doctrine officielle de l'Université » (33, rue Saint-André-des-Arts, 5 h. 1/4). — M. le commandant Paul R. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

M. le docteur L. : « Aérostation et aviation » (8, rue Danton, 8 h. 3/4). — M. le chanoine Bernard Gaudet : « La Raison et la Science dans la foi » (chapelle de l'Assomption, 263, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4). — M. l'abbé André Vral : « Optique capitaliste et vérités des faits » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Président Emile Loubet; président, M. le sénateur Gomot; vice-présidents, MM. Jean Dupuy, Ferdinand Dreyfus, L. Grandeur, Le Play, Mirande, Prillieux, Paul Rouvier, Sarrien, Tisserand; secrétaire général, M. J.-M. de Lagorsses.

A la Société des Gens de lettres. — Le comité s'est réuni hier et a procédé à l'élection de son bureau pour l'exercice 1939-1940. Ont été nommés :

Président : M. Georges Lecomte, à l'unanimité.

Vice-présidents : Mme Daniel Lesueur et M. Maurice Leblanc (en remplacement de M. Jules Bois), par 18 et 17 voix ;

Questeurs : MM. Auguste Germain et Paul Bonhomme.

Rapporteurs : MM. Jean Julien et F. Funck-Brentano.

Trésorier : M. Reibach.

Bibliothécaire : M. Daniel Riche.

Secrétaires : MM. Georges Beaume, Rodocanachi et Stéphane-Pol.

Délégué : M. Léonce de Larmandie.

de M. Paul Hervieu et dont semble encore empreinte l'aleçon de tolérance et de bonté qui s'en dégage. Qu'elle est désolée et mélancolique, cette miséricorde ! C'est le fait d'un philosophe qui a pénétré les cours avec trop de lucidité pour ne pas être amené d'abord à les plaindre. Elle procède plus encore de la clairvoyance de son esprit que de la faiblesse de son cœur. Il y a en cet observateur désabusé une probité exacte qui répugne à faire porter au pauvre monde une justice trop lourde...

Le général de Sibérane est un homme qui a façonné strictement son personnage selon le type dont des siècles de civilisation française firent le modèle de l'homme d'honneur. Il est la droiture, la rectitude, l'équité même. Son existence est réglée sur un norme inflexible. Mais cette discipline sévère, j'allais dire ce dressage, a retenu en lui le sentiment et réduit l'humanité au minimum. Il est incapable d'un acte malhonnête ou seulement indécrottable, mais aussi d'un abandon. Son rigorisme intrinsèque le tient en garde contre toutes les défaillances, même contre celles du cœur. Il est juste, mais il n'est que cela. Le général a sur le devoir conjugal, sur le devoir militaire, et, en général, sur tous les devoirs qu'il implique la vie sociale, des principes arrêtés, sur lesquels il est inflexible. C'est un homme tout d'une pièce, une sorte de stoïcien orgueilleux, à la manière cornélienne. Tout jeune, il s'est marié, afin d'ajouter à l'amour la dignité morale que ce sentiment comporte ; devenu veuf, il a épousé une jeune fille pauvre dont le caractère, exempt de velléités romantiques, correspondait à l'opinion élevée qu'il se forme de la femme légitime. Lorsque la pièce commence, le ménage est fondé depuis quelques années. Mme de Sibérane est une compagne irréprochable. Est-elle heureuse ? Tout de suite, nous apprenons que certaines parties de son âme ne se résignent pas sans impatience à la loi implacable qui la réduit à une sorte de demi-servage. Un jeune officier, le lieutenant Pavail, est venu lui apporter un livre dont ils avaient parlé la veille, et l'intérêt qu'elle prête aux propos de ce jeune homme nous avertit qu'il y a en elle une révolte qu'elle ignore. Ce Pavail est un garçon généreux, ardent, exalté, que le général adopta jadis, à la prière de sa première femme, quand, simple capitaine, il réprima une émeute ouvrière au cours de laquelle le père du lieutenant, idéologue révolutionnaire, trouva la mort sur une barricade. Clarisse de Sibérane et Pavail se trouvent donc, à l'endroit du général, dans une situation analogue de dépendance, et c'est une de ces inventions saisissantes en quoi excelle le génie dramatique de M. Paul Hervieu d'avoir placé face à face, dès le début, ces deux êtres qui souffrent, à des degrés différents, de la même tyrannie. Ainsi que Mme de Sibérane, mais avec une conscience plus nette, le lieutenant est douloureusement blessé par une justice distributive qui répartit froidement ses bienfaits, sans que le bienfaiteur donne jamais un peu de soi. Dans la fonction qui l'attache à son chef en qualité d'officier d'ordonnance, il croit être un captif. L'affection qu'il a pour le fils du général, son camarade et son cadet, l'empêche seule de rompre un lien qui le froisse. Nous disons bien que l'envie de l'aventure qu'il éprouve pour M. de Sibérane, Pavail est guidé, à son insu ou sciemment, par un autre sentiment auquel Clarisse n'est pas étrangère. Du moins, celle-ci ne goûte que le charme de sentir une nature sensible comme la sienne, une âme contenue et douloureuse sans dévier en ce qu'il peut y avoir de trouble en cette affectueuse fraternité.

Un événement ne tardera point à l'éclaircir sur son propre cœur. Le lieutenant est à peine sorti que le général arrive. En se promenant avec son cousin, M. Doncières, qui est son hôte à l'hôtel de la division, il a vu sortir de la maison où habite Pavail, la jolie Mme Doncières. Dans le brouillard, on n'a aperçu qu'une silhouette qui fuyait, mais la coupable, dans sa hâte, a laissé tomber un gant, que le mari a ramassé. Et cette « pièce à conviction » écarte tout équivoque. Pourquoi Clarisse apprend-elle la révélation avec tant de douleur ? Pourquoi éprouve-t-elle à l'égard du jeune homme qu'elle épousa avec complaisance quelques minutes auparavant, et dont les confidences avaient fait communier un instant leurs deux cœurs en une détresse commune, une sorte de rancune ? La dissolution cruelle dont elle souffre la réunit à M. de Sibérane pour condamner sévèrement Pavail, sans qu'elle se rende compte au juste si c'est le cœur ou l'esprit qui lui invite à montrer inexorablement...

M. Doncières, lui, est un justicier moins implacable que ses parents : un pauvre homme. Il aime le coupable. Sa douleur est plus forte que son orgueil ; il entend en lui des voix secrètes qui, tout de suite, lui conseillent le pardon. Toutefois, avant que sa femme ne rentre, il veut consulter le général. On devine que des velléités de miséricorde ne reculent, de ce côté, que peu d'encouragement. Arrogant et dédaigneux tour à tour, M. de Sibérane oppose sa conception de l'honneur intégral aux angoisses humiliées de Doncières ; il ajoute même qu'une réconciliation rendrait désormais les rapports impossibles entre les deux ménages. M. Doncières est un homme faible, un homme qui est fait à la mesure de la moyenne des hommes, et cet argument le décide enfin en faveur du divorce. Sans revoir son épouse, il part pour Paris afin de consulter un avocat. Quant au général, il convoque d'urgence Pavail à son cabinet.

La rencontre du général et de son officier d'ordonnance ouvre le second acte. Le lieutenant reçoit, impassible, les injures de son chef ; mais enfin, sous un outrage trop rude, il se révolte. « Assez », crie-t-il. La situation n'a qu'une issue : le départ de Pavail. « Je vous ai fait une vie trop douce, dit M. de Sibérane ; vous irez réfléchir à quatre mille lieues, au Tonkin... » écrit une demande au ministre. Pavail accepte cette offre comme une libération. Les deux hommes échangent des regards d'adieu irrités, et le lieutenant s'installe devant la table pour rédiger sa lettre quand Mme de Sibérane survient. Elle ne peut pas lui cacher l'amertume qu'elle a d'avoir été surprise dans sa confiance et d'avoir accordé, sur une comédie indigne, un peu de son amitié. Le lieutenant, qui a subi héroïquement les violences du général, ne peut résister à ce reproche d'une personne dont il est passionnément épris. La haine et le mépris de M. de Sibé-

ran lui importaient peu ; l'idée que Clarisse gardera de son caractère un souvenir diminué lui est intolérable. Alors, il lui confesse la vérité : le complice qu'Anna Doncières rejoignait dans sa garçonnisme n'est autre que le fils du général, Jean de Sibérane. Cette révélation étonne, bouleverse, ravit peut-être Mme de Sibérane ; dans son désarroi, elle ne sait pas se défendre d'écouter l'aveu de Pavail et même de lui faire un demi-aveu. La scène est conduite avec une délicatesse, une puissance et une maîtrise incomparables. Elle en prépare une autre qui, psychologiquement et dramatiquement, est un chef-d'œuvre. Clarisse, encore frémissante de l'entretien qu'elle vient d'avoir avec Pavail, et dont elle s'excuse en songeant qu'il est le dernier avant la séparation définitive, reçoit Anna Doncières. Et son indulgence protectrice et un peu dédaigneuse de naguère, se fonde en une sympathie moins distante ; elle console presque comme une sœur malheureuse la petite femme irréfléchie et légère dont elle magnifie la faute de ses propres illusions...

Lorsque le général apprend que l'amant de Mme Doncières n'est point Pavail, mais son fils, il refuse d'abord d'y ajouter foi. Quand Jean de Sibérane lui eut parlé de manière à dissiper le dernier doute, sa colère est vive, différente tout de même de celle que lui avait inspirée la trahison de l'autre. Première capitulation, suggérée par l'amour paternel. Le général ne se montre vraiment terrible qu'à l'instant où Jean déclare son intention d'épouser Anna si, à cause de lui, son mari l'abandonne. M. de Sibérane repousse alors avec moins d'importance qu'autrefois le projet de réconcilier M. et Mme Doncières. Deuxième capitulation. Le destin lui en prépare une dernière, d'une autre gravité. En apprenant qu'il a maltraité Pavail à tort, le général croit sa probité engagée à lui porter ses excuses. Cette démarche est le prétexte d'une visite du lieutenant qui, en se présentant à l'hôtel de Sibérane, trouve Clarisse seule. Ce troisième duo, pendant lequel la femme désemparée se débat contre un amour qui l'envahit, est interrompu par le général au moment même où Pavail et Clarisse s'embrassent passionnément. Le premier mouvement du mari est de se ruer sur le séducteur ; mais Mme de Sibérane, qui s'interpose entre les deux hommes, force le lieutenant à s'éloigner. Elle entend régler seule, avec bravoure, la situation où la mise son imprudence ; elle accepte le tête-à-tête avec d'autant plus de sérénité qu'elle est résolue à divorcer pour refaire sa vie selon son désir.

C'est alors que le général apprend vraiment à se connaître soi-même. Devant la perspective d'une rupture définitive, sa fierté s'amollit, abdique et ne tarde point à s'humilier ; la faiblesse humaine prend sa revanche sur le stoïcien vaincu, et bientôt il trouve des mots de pardon analogues à ceux dont, le matin même, il faisait honte à Doncières. Mme de Sibérane, qui a soulevé un instant la pierre du tombeau et qui aspire à la vie, se résigne seulement à céder quand elle juge que son départ provoquerait le suicide du général. « Gardez-moi », dit-elle simplement. Doncières, qui revient de Paris sur ces entrefaites, s'attend point sans surprise son cousin lui conseiller le pardon. Ce langage, si différent de celui auquel on l'avait accoutumé, mais qui est conforme à son désir secret, lui semble inconcevable. « C'est que je ne me connaissais pas », répond M. de Sibérane à son interrogatoire anxieux. Et Clarisse, pensant tout haut, prononce, accablée, une parole qui résume toutes ses angoisses : « Je ne connaissais pas ! » Ainsi aucun des personnages ne se connaît soi-même ; ni le général, ni Clarisse, ni Doncières, ni même cette petite folle d'Anna, qui ne sait pas que elle aime ou qu'elle n'aime point. Chacun d'eux est un jouet dont le hasard dispose et auquel les circonstances apprennent à voir clair dans son propre cœur. Et ce mystère donne une gravité douloureuse et poignante à la belle tragédie bourgeoise de M. Paul Hervieu.

« Connais-toi » est remarquablement joué. Mlle Bartet ne fut plus admirable que dans ce rôle de Mme de Sibérane. Elle y est superbe de sensibilité frémissante, d'émotion pudique, et aussi de force et d'éclat. C'est la perfection même. M. Le Bargy prête sa grande autorité au personnage du général, et il fut particulièrement applaudi dans la grande scène du troisième acte où sa fierté succombe. M. Grand montra beaucoup de chaleur dans le lieutenant Pavail et M. Raphaël Duflos fut un Doncières plein de dignité. Il ne faut pas oublier Mlle Marie Leconte qui interpréta avec beaucoup de grâce légère et d'inconscience frivole le personnage d'Anna, la petite adultère.

Francis Chevasu.

Saison italienne : Le Barbier de Séville.

Les directeurs de la saison italienne des Folies-Dramatiques avaient inscrit hier soir à leur programme *le Barbier de Séville*.

L'interprétation du chef-d'œuvre de Rossini gagne souvent à être traduite avec la fantaisie et la fougue qui caractérisent les acteurs italiens. La représentation d'hier valait surtout par le mérite des interprètes principaux, Mme Galvani dans Rosine et M. Ciccolini dans Almaviva.

Mme Galvani traduit son personnage avec toute la grâce et la mutinerie désirables et avec un art de vocalises dont elle a donné le témoignage dans la scène de la leçon de chant, où elle a exécuté le *Carnaval de Venise* et un air de la *Flûte enchantée*.

M. Ciccolini prête beaucoup d'élégance à cette sorte d'insolence qui convient aux sentiments fugitifs d'Almaviva. Sa voix est d'un joli timbre, sûr, son phrasé plein de séduction. Le succès des deux excellents artistes a été très vif. — R. B.

Théâtre de Monte-Carlo : La Roussalka, de Dargomyjsky.

Après avoir révélé au public français la *Vie pour le Tsar*, de Glinka et le *Démone*, de Rubinstein, M. Raoul Gunsbourg continue à nous faire connaître et admirer les chefs-d'œuvre du théâtre musical russe en nous donnant la *Roussalka*, de Dargomyjsky.

Alexandre Sergueïevitch Dargomyjsky, né en 1813 dans un village du gouvernement de Toula, fut avec Glinka l'un des

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE — Connais-toi



M. Grand

M. Bartet

M. Le Bargy

fondateurs de l'opéra slave. S'il apprit de son premier maître Schobelew les principes de l'harmonie et du contrepoint, il subit surtout l'influence de Glinka, dont il devint l'émule. Après ses deux premiers essais, la *Esmeralda*, d'après Victor Hugo, et le *Triomphe de Bacchus*, ballet d'après Pouchkine, il suivit le conseil de Glinka et ne s'attacha à ne plus traiter que les sujets tirés de l'histoire et de la légende de son pays. Les vieux récits de la « Chronique de Nestor », le *Tite-Live* russe, qui raconte les premiers efforts des tsars de Kiev et Novgorod, depuis l'aïeule Olga, jusqu'à saint Vladimir le Rayonnant, tout le cycle de Vladimir aussi riche que celui de notre « Table Ronde », avec ses dieux, ses déesses, ses bogatyrs et ses polénissas, tout le merveilleux trésor littéraire des « bylines » anciennes, complotèrent pour lui un sujet de son choix, et il choisit le conte de la jeune fille qui se changeait en poisson, la *Roussalka*.

Le poème est de Pouchkine et passe pour un des plus magnifiques joyaux de la poésie russe. D'après l'antique croyance aux Roussalki, les Fluviales, ondines dont la mission était de punir les parjures d'amour ; c'est un drame, à la fois humain et fantastique, où l'on voit la jolie Natcha, séduite, puis abandonnée par un prince, se jeter aux flots du Dniepr, après avoir supplié les déesses du fleuve de l'accueillir parmi elles, afin que, devenue Roussalka, elle puisse se venger. Son vieux père, un meunier égoïste et cupide, type du paysan très observé, qui se réjouissait des assiduités du prince, à cause des cadeaux magnifiques qu'enrichissaient son moulin, est frappé de folie au moment où sa fille se noie. Et il s'imagina être métamorphosé en corbeau. Le second acte, d'une action sommaire, nous fait assister aux fêtes nuptiales du prince avec une jolie princesse : les chœurs de fête, les danses suffisent à lui donner un intérêt très pittoresque. Les réjouissances sont soudain interrompues par le chant mystérieux d'une voix invisible, racontant l'histoire d'une pauvre paysanne qui, par désespoir d'amour, se noya afin de devenir la Roussalka vengeresse. Attiré par cette voix fascinatrice, le prince retourne au moulin, tombé en ruine ; il y rencontre le meunier, fou tragique, qui lui réclame sa fille. Le meunier va tuer le prince, lorsque des paysans se jettent sur lui et l'étranglent. Et le prince, attiré par la Roussalka, va la rejoindre éternellement au fond du fleuve.

Bien que la *Roussalka* soit un opéra comportant des airs, des duos, des trios, des morceaux d'ensemble, un grand souffle, le souffle du génie le vivifie. On aperçoit nettement que la musique italienne, alors en pleine vogue, laissa Dargomyjsky insensible et incorruptible. Le récitatif dramatique est d'une ampleur superbe, d'une rare justesse d'expression. La mélodie, abondante, s'inspire directement des vieux chants populaires de Russie, des « bylines » de l'Oural et de l'Oural. En outre, le rôle turbulent, très naturaliste, parfois comique du meunier, a permis à Dargomyjsky de prodiguer un coloris humoristique, avec une verve franchement russe, qui évoque aujourd'hui le souvenir de notre grand Chabrier.

Comme l'a si bien dit M. Michel Delibes, — à qui nous devons les adaptations françaises et italiennes de la *Vie pour le Tsar* de Glinka, de Boris Godounov de Moussorgski, d'*Onéguine* de Tchaikowski et de la *Roussalka* : « Dargomyjsky a réalisé un rêve qui semble chimérique ; il a su prouver que le récitatif musical peut être très mélodique et, en même temps, mettre en relief toutes les beautés du vers. Chez lui, la musique et la poésie sont deux alliées égales ; jamais l'une n'est subordonnée ou sacrifiée à l'autre. Dans la *Roussalka*, Dargomyjsky s'est révélé un maître dans le genre de la musique comique ; mais ce n'est pas chez lui cette musique banale et légère qui fait rire sans qu'on sache pourquoi, mais un comique profond qui tient de la satire et du drame ».

La *Roussalka*, aujourd'hui au répertoire de toutes les grandes scènes russes, a remporté à Monte-Carlo un succès triomphal. Fidèle à sa coutume de donner aux chefs-d'œuvre des interprétations sans égales, M. Raoul Gunsbourg avait confié à Mme Félicia Litvinne, et à MM. Chaliapine et Smirnov le soin de nous faire apprécier et admirer toutes les beautés de cet opéra dont ils sont, à Saint-Petersbourg et à Moscou, les protagonistes acclamés.

Mme Félicia Litvinne, dans le rôle de Natcha, la fille du meunier devenue Roussalka, a tout fait admirable : sa grande voix, pure et magnifique ; sa dextérité superbe, avec un style incomparable. Et elle traduit avec véhémence l'amour et la douleur de l'héroïne dont elle est la splendide incarnation. M. Smirnov, d'une jolie voix fort agréable, dont l'émission est facile et le timbre charmant, chante et joue délicieusement le rôle de prince. Quant à M. Chaliapine, dans le rôle du meunier, il est extraordinaire de vérité et de vie ; il compose avec un relief merveilleux, au premier acte, ce type de paysan cupide et malin, et, au troisième acte, lorsqu'il est fou et se croit corbeau, il est effrayant, vieillard hagard, leon humain, presque fantôme. Il a violemment ému le public, par sa silhouette d'outre-tombe, par sa mimique terrible, par ses gestes d'oiseau qui vole, par ses croassements ou hoquets de désespoir ou ; jamais chanteur ne fut plus sublime acteur. Il faut citer encore Mlle Davydoff, contralto superbe, qui fut une charmante princesse, et dans les danses du second acte, la gracieuse étoile du ballet impérial de Saint-Petersbourg, Mlle Prokhorovskaia, fleur de jeunesse exquise, et son partenaire, le prestigieux Kiachsch, danseur d'une admirable virtuosité. Les décors de M. Visconti, surtout celui du premier acte, le Moulin, sont d'un art merveilleux. Les projections changeantes de M. Eugène Frey, au troisième acte, ont été très remarquées. Il faut associer les chœurs et l'orchestre, d'une absolue perfection et d'une vie intense, au beau succès d'art de cette magnifique soirée qui nous révèle un noble et délicieux chef-d'œuvre, bien digne de triompher sur les scènes françaises.

Jules Méry.

LA SOIRÉE

CONNAIS-TOI

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

La superbe pièce de M. Paul Hervieu, que nous avons offerte sur le plateau d'or d'une parfaite mise en scène la Comédie-Française, n'est pas seulement un beau et délicat régal intellectuel, c'est aussi un spectacle volontiers drôles ; « moralement réconfortant », si ces sonorités nasales jointes ne faisaient abominablement...

Pour les pauvres journalistes dramatiques, professionnellement obligés à courir de théâtre en théâtre, offrir des pièces si souvent bâclées, et jetées au petit bonheur sur le tapis vert de la scène comme une carte bonne ou mauvaise, les œuvres longuement pensées et soigneusement écrites, comme est celle de M. Paul Hervieu, sont de délicieuses oasis.

Je ne voudrais pas être littérairement plus « pompier » qu'il ne sied à un journaliste bien parisien, mais l'audition d'une de ces pièces de tenue, œuvres de conscience et de probité, après l'audition de tant de comédies et de petites affaires puériles me donne l'impression que je gravis un bel escalier de marbre monumental après avoir escaladé pas mal d'escaliers de service. Il me semble à chacune de ces manifestations dramatiques qui réveillent un si louable souci de dignité littéraire que je vois passer un beau carrosse de gala attelé à la Daumont succédant à une file de fiacres grinçants et cabotants.

Et c'est un exemple « moralement réconfortant » dans ces temps de cabotinage effréné, de lettres aux journaux, d'auto-interviews et de confidences tambourinaires, que celui de quelques Paul Hervieu mûrissant dans le silence de leur tour d'ivoire des œuvres graves, bâties sur un plan laborieusement établi avec des matériaux choisis, solides et d'une qualité rare.

Car *Connais-toi* n'a pas d'histoire publique. L'histoire secrète de cette belle comédie s'est déroulée dans le cerveau et dans le cœur de son auteur. Il y a pensé, il l'a écrite en prenant son temps. Et puis il l'a portée à la Comédie-Française qui ne pouvait que l'attendre et la désirer.

La première indiscretion et la première « publicité » données à l'affaire, c'a été l'annonce de la mise en répétition. Un peu plus tard on a appris que la pièce était au point, et quelques jours après que la répétition générale était irrévocablement fixée au samedi 27 mars à deux heures de l'après-midi... Le

samedi 27 mars nous sommes venus, nous avons vu... et M. Paul Hervieu a vaincu. C'est simple comme bonjour.

Il est juste d'ajouter, n'en déplaise aux détracteurs systématiques de la Comédie-Française, que *Connais-toi* nous a été présenté avec un art et une perfection que l'on ne trouve guère qu'au coin de la rue de Richelieu. On a beau « blaguer », on a beau ironiser et faire de l'esprit sur le dos de la vieille dame, il ne demeure pas moins qu'elle a la spécialité, et presque le monopole, du grand genre et des manières aristocratiques dans la façon de servir au public ses grands diners intellectuels.

D'aucuns diront que l'unique décor est traditionnellement planté d'équerre, que les personnages pour parler se tournent de préférence du côté des spectateurs, que cela est scandaleusement conventionnel, que cela sent le rococo et le moi, et que — vous l'attendiez, n'est-ce pas ? — il faut vite remanier le décret de Moscou. Cela ne nous empêchera pas d'affirmer que le décor de *Connais-toi* doit la noblesse de ses lignes précisément à cette correction géométrique et que c'est bien le cadre luxueusement sévère qui convient au drame intime et poignant qui doit s'y dérouler. On n'avait que faire ici de ces plantations de guinguo, de ces décors à surprises, de ces intérieurs « naturels » ou « combinés », mais la plupart du temps très inutilement compliqués.

Je reconnais que les artistes de la Comédie-Française s'abstiennent de remonter systématiquement au fond du théâtre pour débiter les choses essentielles, et s'efforcent même de dire ces choses avec une possible à proximité de la rampe ; je reconnais que cela est contraire à ce qui se passe dans la vie où, dans un salon, lorsque l'on a quelque chose à dire, on le dit là où l'on est, et au besoin en tournant le dos à la quatrième cloison ; mais je dois reconnaître qu'en revanche nous n'avons rien perdu des moindres finesses du dialogue ni des moindres intentions de l'auteur. Quand il s'agit de la prose de Paul Hervieu et d'une pièce comme *Connais-toi*, cela a bien son importance.

Quant au fameux « parfait ensemble », comment le souhaiter plus parfait ? On a une fois de plus acclamé Mme Bartet pour qui les critiques, chaque fois à court d'épithètes louangeuses, ont définitivement adopté celle de « divine » chaque fois justifiée.

La délicieuse Marie Leconte, dont chaque création est encore un progrès, qu'elle aborde un rôle de sensibilité tendre ou de comique malicieux et spirituel, a été fêtée comme toujours par l'unanimité des spectateurs. On a vu avec curiosité et fortement applaudi M. Le Bargy, parfait en général mais dans l'âme duquel il se passe quelque chose de terrible. M. Grand, en lieutenant d'ordonnance, a beaucoup plu comme lieutenant à la partie féminine de l'assistance, mais la jalousie n'a pas empêché l'autre moitié de cette assistance de l'applaudir comme comédien. Quant à M. Duflos, il a partagé le succès de ses camarades dans un de ces rôles un peu ingrats de mari malheureux à qui l'on a accordé généralement pas toute la sympathie qu'ils méritent, sympathie — qui ne serait d'ailleurs qu'une bien faible compensation à leurs malheurs.

Un Monsieur de l'Orchestre.

« Connais-toi »

On a acclamé, hier, à la Comédie-Française, la nouvelle œuvre de M. Paul Hervieu : *Connais-toi*. Nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir la première d'une des plus belles scènes de cette pièce, une des plus poignantes et des plus nobles dont l'éminent académicien ait doté notre littérature dramatique. C'est la scène où Mme de Sibérane et le lieutenant Pavail se laissent aller enfin à l'aveu de leur amour réciproque et tombent dans les bras l'un de l'autre. Elle est un des plus beaux moments du troisième acte. On l'a longuement et chaleureusement applaudie ; nos lecteurs l'admireront comme hier les spectateurs.

TROISIÈME ACTE

SCÈNE III

CLARISSE (Mlle BARTET). PAVAIL (M. GRAND).

CLARISSE. — Vous ! Déjà !
PAVAIL. — M. de Sibérane sort de chez moi. Sa démarche a effacé ce qui était dit. Et il m'a enjoint de rester.

CLARISSE. — Et vous venez me demander de souscrire à cela ?

PAVAIL. — Je viens vous prier de comprendre que j'ai immédiatement accepté, sans hésitation, sans examen...

CLARISSE. — J'ai mérité ce qui m'arrive !... C'est ma faute, je le sais, de vous avoir parlé avec tant d'imprudence.

PAVAIL. — Ne regrettez pas de m'avoir confié qu'il peut y avoir allègement, dans un sort comme le vôtre, à sentir près de soi une pensée toujours compassante, anxieuse, pour chaque tristesse aperçue...

CLARISSE. — Vous m'avez fait m'égarer

bien au delà !... Je me suis prouvé à moi-même, j'ai souligné à vos yeux l'intérêt excessif que vous m'inspirez... J'ai été jusqu'à me reconnaître presque jaloux déjà !... Je me suis défilé ainsi du masque sous lequel j'aurais eu ma dernière chance, à présent, de vous en imposer.

PAVAIL. — Après m'avoir appris que d'adorables choses ont commencé pour moi d'éclorre dans votre esprit, vous ne m'empêchez plus, c'est vrai, de croire que du bonheur peut s'épanouir sur nous. Je ne désespère plus d'être aimé... J'espère ardemment...

CLARISSE. — Oh ! n'espérez pas ! n'espérez rien ! Qu'espérez-vous ?... Si j'en venais à partager véritablement votre amour, il n'en résulterait pour nous deux que de souffrir affreusement.

PAVAIL. — Pourquoi souffrir ? Pourquoi ne serions-nous pas heureux ? Pourquoi ?

CLARISSE. — Evidemment ! Vous ne vous embarrassez d'aucun obstacle !... Votre propre demeure a été témoin qu'il y avait bien eu moyen de s'entendre avec l'autre femme de cette maison-ci. Et vous vous représentez vite les accommodations qui me conduiraient, après elle, dans le même lieu de rendez-vous !

PAVAIL. — Ma pitié pour vous devrait me protéger contre ce ton cruel. Quelle animosité vous porte à vouloir me reprendre le bien que vous m'avez fait, il y a si peu de temps, lorsque vous vous êtes prononcée plusieurs fois avec tant de douceur ? Rappelez-vous combien vous étiez touchée, combien vous avez été, à un moment, idéalement attendrie ! Rappelez-vous comment votre voix frémissait...

CLARISSE. — Je ne m'en souviens que trop. Vous avez fait tressaillir en moi ce que je croyais n'être plus que des renoncements, ce que j'ai comprimé là, ce qu'on y a refoulé, ce qui essaye encore d'y palper. Sous votre influence, en effet, j'ai aperçu, durant une minute, la possibilité fantastique d'un autre destin. Ça été une lueur, une flamme qui passait, par vous, dans mon existence glacée... Oui, je me suis alors dit aveuglément : « Qui sait si l'être pour lequel je fus mis au monde... ? Qui sait ? Qui sait si cet être-là, ce n'était pas justement vous-même ? »

PAVAIL. — Oh ! vous avez eu cette vision ?

CLARISSE. — Dans l'instant de votre adieu, je me suis dit encore qu'à l'heure où j'en étais de ma destinée le grand événement d'amour n'a qu'une occasion. Lorsque vous avez disparu, quelque chose agonisait en moi : je perdais, en même temps qu'il avait pu naître, mon seul espoir d'une seconde vie sur cette terre...

PAVAIL. — Au nom de quoi vous défendrez-vous contre des pressentiments aussi forts ? Qu'est-ce qui vous enchaîne dorénavant dans un devoir qui vous est odieux, dans cette union mal assortie où vous vous heurtez à une nature si différente de vous ? Il n'est pas un de vos regards, il n'est pas une de vos paroles qui n'aspirent à l'amour. Tout ce qui pleure au fond de l'âme, tout ce qui dans le cœur appelle et chante, tout cela vous répète que ma passion vous offre ce que vous attendiez !... Vous savez bien que jamais femme n'a été plus discrètement chérie, adorée !... Vous devinez bien la reconnaissance éperdue, les délices qui vous baignent, si vous m'aimez ! si vous m'aimez !

CLARISSE. — Quand je vous écoute, une fièvre inconnue me monte au cerveau. L'avenir se rouvre ; des perspectives se déroulent. Ah ! échapper à l'isolement moral, et même, si l'on est seule, sentir que l'on est toujours deux, lui et moi, mêlés en soi-même !... Parler, rire, se taire, songer, agir, se quitter et se retrouver, avec l'impression, sans cesse, d'être dans de l'amour, ainsi que dans le parfum chaud d'un perpétuel été !... Ne pas avoir ses sensibilités meurtries... ne pas les replier peureusement sous la menace continue d'une gronderie, d'un sarcasme... ou sous l'angoisse encore de certains empressements. Car le pire, voyez-vous, ce n'est pas que le maître auquel on appartient soit un interlocuteur cassant, un compagnon accablant... Cela serait peut-être tolérable encore si lui-même, à certaines heures, ne se transformait en créancier galant, auquel on doit de l'amour que l'on n'a pas !

PAVAIL, violemment. — Je ne veux plus que vous soyez à lui.

CLARISSE. — Taisez-vous !

PAVAIL. — Je veux que vous soyez à moi, rien qu'à moi !

CLARISSE. — Ne vous méprenez pas !... Si je dois vous aimer, si j'en arrive à vous aimer jusqu'au don de ma personne, dès l'instant que j'en serais là, je dirais à mon mari que je quitte son domicile pour disposer entièrement de moi, pour ne plus garder de lui aucun profit. Je m'en irais, n'importe quel, la robe dont je serais vêtue, comme j'avais tout au moins des hardes à mon entrée en ménage. C'est dans ces conditions que vous seriez exposé à me voir venir à vous.

PAVAIL. — Ah ! mon amie ! puisque vous ne craignez pas les privations, les peines, l'effort courageux, la lutte pour la vie, en ce cas, liez votre sort au mien, ne différez point. Parlons ensemble ! Parlons !

(Il veut la saisir.)

CLARISSE, se dégageant. — Je vous en prie !

PAVAIL. — Ne me repoussez pas.

CLARISSE. — Si !... laissez-moi !... Je vous ai affirmé que le jour où je ne pourrais plus avoir de doute sur mon intention d'être à vous j'irais tomber dans vos bras. Mais j'ai, avant tout, à me consulter profondément, à me ressaisir hors de votre présence. Je réclame du temps, des semaines, sans vous revoir.

PAVAIL. — Oh ! comment !...

CLARISSE. — Si nous persistions à nous rencontrer, vous auriez, de jour en jour, des exigences, et moi, des faiblesses. Je ne veux pas assumer la violence des compromissions progressives... Je ne veux pas me donner en détail. Vous m'aurez en une fois, vous m'aurez sans réserve, si vous m'aimez... Je ne saurais dire autrement que vous m'aurez jamais : là-dessus, je suis dans l'ignorance, dans l'effolement... Mais ce dont j'ai nettement la certitude, c'est que je ne vous pardonnerais pas d'être en permanence autour de moi pour violenter ma décision par votre ascendant sur mes nerfs, par l'influence physique de votre approche.

PAVAIL. — Me tenir à l'écart ?... M'a-

Petites Annonces

Par ligne... 6 francs
Par dix insertions ou cinquante lignes... 5 francs
Les Annonces à 3 francs la ligne concernent :
1° L'industrie et les Fonds de commerce;
2° Les Occasions, l'enseignement, les Emplois et les Gens de maison;
3° Les Locations;
4° Les Pensions, bourgeoisies.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres
MATINÉES
PALAIS DE GLACE (2 h.). Patinage sur vraie glace.
SOIRÉE

OPERA (Tél. 231.33). — Relâche.
Mercredi : *La Walkyrie*.
Vendredi : *Lohengrin*.
Samedi : *Mocna Vanna*; *Javotte*.

FRANÇAIS (Tél. 102.23). — 8 h. 1/2. — Les Amis; Connais-toi.
Mercredi : *Le Luthier de Crémone*; *La Pasionaria*; *Anglais tel qu'on le parle*.
Vendredi : *Le Luthier de Crémone*.
Samedi : *Le Luthier de Crémone*; *Connais-toi*.

OPERA-COMIQUE (Tél. 105.76). — 8 h. 3/4. — *Phigénie en Tauride*.
Mercredi : *Manon*.
Vendredi : *Verdier*.
Samedi : *Phigénie en Tauride*.

ODEON (Tél. 211.23). — 9 h. 0/0. — Beethoven. Demain, même spectacle.
THEATRE SARAH-BERNHARDT (Tél. 810.13). — 8 h. 1/4. — *L'Aiglon*.

VAUDEVILLE (Tél. 102.09). — 8 h. 3/4. — *La Meilleure des femmes*.
VARIÉTÉS (Tél. 410.50). — 8 h. 1/4. — Un Mari trop main; à 9 h. 1/4. Le Roi.

RENAISSANCE (Tél. 310.34). — 8 h. 3/4. — Le Scandale.
THEATRE REJANE. — Relâche.
NOUVEAUTES (Tél. 102.51). — 8 h. 3/4. — Une Grosse Affaire.

THEATRE SAINT-MARTIN (Tél. 437.53). — 8 h. 1/2. — Le Maître de forges.
THEATRE LYRIQUE MUNICIPAL (GAITE) (Tél. 102.00). — 8 h. 1/2. — La Favorite.

GYMNASSE (Tél. 102.65). — 8 h. 3/4. — La Joie du talon; à 9 heures. L'Amour de Buridan.
THEATRE ANTOINE (Tél. 436.33). — 8 h. 1/2. — La Clairière.

THEATRE MICHEL (38 et 40, rue des Mathurins) (Tél. 163.30). — 9 h. 0/0. — Le Bon Parassé; le Poulailleur; la Scoussue; Plumecocq et Poliwski.

CHATELET (Tél. 102.87). — 8 h. 1/4. — Les Aventures de Gavroche.
PALAIS ROYAL (Tél. 102.50). — 8 h. 3/4. — Monsieur Zéro.

THEATRE (Tél. 282.23). — 8 h. 1/4. — Un Mariage à Londres; le Gréluchon.
MIGU (Tél. 436.31). — 8 h. 1/2. — Le Courrier de Lyon.

BOUFFES-PARISIENS (Tél. 145.58). — 8 h. 1/2. — Les Deux Loges; 4 fois 7, 28.
THEATRE DES ARTS (Tél. 586.03). — 9 h. 0/0. — La Marquise.

GRAND-GUIGNOL (Tél. 238.34). — 9 h. — Le Gâlage; Un Gâlage; chez les fous; Gâdule; chez Agathe; Justice faite.

CAPUCINES (Tél. 156.40). — Relâche pour répétitions générales.

THEATRE MEVISTO (18, r. St-Lazare) (Tél. 413.60). — Relâche.

COMEDIE ROYALE (25, r. Caumartin) (Tél. 307.36). — 9 h. — Les Meubles amis; Peau d'chien; Mirette; Mirette à ses raisons.

TRIAXION-LYRIQUE. — 8 h. 1/2. — Le Petit Duc.
CLUNY (Tél. 807.76). — 8 h. 1/2. — Wagon d'amour; Cochin d'enfant; le Billet de loterie.

ELAZET (Tél. 214.94). — 8 h. 1/2. — L'Enfant de ma sœur.
THEATRE MOULIERE (Tél. 419.33). — 8 h. 1/2. — La Beauté du Diable.

PAILLARD. — SOUPERS LONDONIENS 6 shillings. — Ples vend. SOUPERS-GALAS des habits de coul.

MATINÉES DE LA JEUNESSE (THEATRE FEMINA) : jeudis, dimanches et fêtes, à 3 h. — *Malborough revient de guerre*. Fant. dep. 3 fr. (T. 528.65).

OLYMPIA (T. 244.68). — 8 h. 1/2. — *Paris-Singier*, rev. à g. spect. de Max Dearly et M. Millot; Ethel Levy, Vilbert, Brémont, etc. M. et M. de X. Le Palais des contes d'Attraction.

SCALA (T. 103.86). — 8 h. 1/2. — *La Vieillesse*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

APOLLO (Tél. 272.21). — 8 h. 1/2. — Spectacle varié.
MOULIN ROUGE (Tél. 508.63). — Concert.

PARISIENNA (Tél. 156.70). — 8 h. 1/2. — *La Femme d'aujourd'hui*, opérette à g. spect. M. et M. de X. Héliane Gaudy, Mary Hett, M. et M. de X.

CIQAL (T. 407.60). — *Vas-y, mon prince* fant. M. et M. de X. Héliane Gaudy, Mary Hett, M. et M. de X.

BARRAS-FORD'S ALHAMBRA, 50, rue de Malte. (T. 900.10). — 8 h. 1/2. — Horace Goldin, J. et F. Franchi, Vasco, Norman Léonard Trio, les Ados, etc.

CAITE-ROCHECHOUART (T. 406.23). — 8 h. 1/2. — *Et alors ?* revue en 13 tableaux.

BOITE (Tél. 285.40). — 9 h. 1/2. — *Fursy*. — *Alto* je cause... Lyse Bert, J. Moy, Edmée, etc. Héliane Gaudy, Mary Hett, M. et M. de X.

FURSY (T. 102.00). — 8 h. 1/2. — *La Favorite*.
LYNE ROUSSE, 36, r. Cléry (Tél. 587.48). — 9 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

QUAT'Z-ARTS (Tél. 156.33). — 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

THEATRE GREVIN (Tél. 155.33). — 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

DIABLE AU CORPS (Place Pigalle) (Tél. 431.48). — 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

SALLE (Tél. 156.33). — 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

NOUVEAU CIRQUE (Tél. 214.84). — 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

CIRQUE MEDRANO (Rue des Martyrs) (Tél. 240.65). — 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

HAGENBECK SHOW (Cirque de Paris), av. de la Motte-Picquet (Tél. 528.65). — 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

TABARIN BAL. — (Tél. 267.92). — Samedi prochain. Bal des Arts.

MUSEE GREVIN Palais des Mirages, le Temple hindou, la Forêt enchantée.

PALAIS DE GLACE (Ch.-Elysées). Patinage sur vraie glace. — 2 h. et 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

HIPPODROME (Tél. 589.41). — 8 h. 1/2. — *Le Bon Parassé*, opérette de Soubac, L. Mürger, Rouvière, Fréjoli, etc.

TOUR EIFFEL Ouverte de 10 h. du matin à la nuit. 1^{er} étage : Restaurant-brasserie. Déjeuners 4^{fr} 50 c. la carte. — Matin, dim. f. et 3^e.

AVIS MONDAINS

Déplacements et Villégiatures des Abonnés du « Figaro »

EN FRANCE

Mme Hippolyte Adam, à Cavalière du Lavandou. M. Ed. Bickart, à Paris. M. Alfred Carus, à Vemou-sur-Brenne. Mme Alfred de Clausonne, à Nîmes. Mme Paul Duteil, à Nice. Mme Maurice Gruber, à Nice. M. le général Edvard Kirkpatrick de Closeburn, à Monte-Carlo. Mme Pierre Labouret, à Saint-Raphaël. M. Emile Loubet, à la Bégude-de-Mazenc. Mme Mougnot, à Tréviers. Mme Pringle, à Biarritz. M. Maurice Raissac, à Belle-Ile-en-Terre.

A L'ÉTRANGER

M. le comte de Berchthold, à Abbazia. Mlle Jeanne Bessy, à Christchurch. M. A. M. Gomez Pereira, à Santiago. M. André Fould, à Florence. M. Maurice Gros, à Rome. M. Emile Gilbert, à Louvain. M. Eugène Jaquet, à Mulhouse. M. Alberto F. Perez, à Buenos-Aires.

ARRIVÉES À PARIS

Mlle Chapin, Mme la vicomtesse de Cavalcanti, Mme R. de Elizalde, Mlle Yvonne Gall, M. F. T. Kunkelmann, Miss H. King, M. P. Lock, M. Mme Lorgniz, Mme Morton, M. Armand Mame.

Correspondance personnelle
AVIS
Pour simplifier l'envoi des insertions de CORRESPONDANCE PERSONNELLE, nous désirons des abonnés de France. Chaque bon représente une ligne.

E. L. D. — T. as. n. n. s. b. aise t. sav. h. n. m. est d. de rep. mon. a. t.

VENTES ET LOCATIONS

Province
BEAU CHATEAU à 4 km. JOHN ARTHUR, 40, P. Marbeuf.

LOCATIONS

Paris
34 RUE DES VIGNES (Bois de Boule. Muette). BEAUX APP. 4^e et 5^e étages. 400, 450, 500, 600, 700, 800, 900, 1000, 1100, 1200, 1300, 1400, 1500, 1600, 1700, 1800, 1900, 2000, 2100, 2200, 2300, 2400, 2500, 2600, 2700, 2800, 2900, 3000, 3100, 3200, 3300, 3400, 3500, 3600, 3700, 3800, 3900, 4000, 4100, 4200, 4300, 4400, 4500, 4600, 4700, 4800, 4900, 5000, 5100, 5200, 5300, 5400, 5500, 5600, 5700, 5800, 5900, 6000, 6100, 6200, 6300, 6400, 6500, 6600, 6700, 6800, 6900, 7000, 7100, 7200, 7300, 7400, 7500, 7600, 7700, 7800, 7900, 8000, 8100, 8200, 8300, 8400, 8500, 8600, 8700, 8800, 8900, 9000, 9100, 9200, 9300, 9400, 9500, 9600, 9700, 9800, 9900, 10000.

Environ de Paris
BOURG-LE-REINE — PROPRIÉTÉ mod. 18 pièces, bain, cal. jard. 8.000 m. dep. tran. 3.300 fr. CAMUS, 15, 15 bis, av. La Ferté, Coulmiers (S.-M.).

MAISONS RECOMMANDÉES

Expert-Joailleur
LOUIS SOURY, 10, pl. de la Madeleine. Tél. 154.98.

Objets artistiques
TAPISSERIES ANCIENNES, Meubles et Sièges anciens. — LEMAITRE, 7, rue Caumartin.

Médecine, Pharmacie
LE MEILLEUR TONIQUE est le VIN COCA MARIANI

Alimentation
HUILE DE TABLE DÉLICIEUSE, incomparable, cont. rem. 100 gr. cad. 3 kil. abricots glacés. — BONAUD-PASCAL, Cavaillon (Vaucluse).

MENU
Palais Bonne-femme
Cognac de la Reine d'Espagne
Tournedos Rossini
Rouge de rivière rôti
Ris de veau Brighton
Salade russe
Soufflé aux avelines
Fruits
Café
Liqueurs Wymand Fochink
VINS
Saint-Marceaux vin brut 1900

OCASIONS
MAGNIFIQUE OCCASION. — DELAUNAY-BELLEVILLE, 40 HP, sortie un mois. Carrosserie luxe Belvalette. Prix avantageux. VERDIER, 5, av. Trocadéro.

AVIS COMMERCIAUX
Industrie, Fonds de Commerce
Sur les grands boulevards, — FABRIQUE d'ARTICLES DE LUXE, plus d'un siècle d'existence. Superbes magasins et appartement, client riche et étranger. Gros, détail, exportation. Affaires 100.000. Net 20.000. Prix exceptionnel. 7031

PETITJEAN, 9, R. DES HALLES
VOYAGES ET EXCURSIONS
Paquebots
MOUVEMENT
Buenos-Aires, 27 mars.
CAP-VILANO (Hamb.-Amér. Li.), Hambourg-La Plata, est arrivé.
Santos, 28 mars.
YPIRANGA (Hamb.-Amér. Li.), Hambourg-Centre Brésil, est arrivé.
Lisbonne, 28 mars.
CORVOADO (Hamb.-Amér. Li.), Centre-Bresil-Hambourg, est arrivé.
Para, 28 mars.
LA PLATA (Hamb.-Amér. Li.), Hambourg-Nord-Bresil, est arrivé.
Vigo, 28 mars.
RIO GRANDE (Hamb.-Amér. Li.), Nord-Bresil-Hambourg, est parti.

HOTELS RECOMMANDÉS
ALLEMAGNE
BERLIN. — HOTEL KAISERHOF
WILHELM PLATZ. — CENTRE MONDAIN

BERLIN — MONOPOL-HOTEL

Bahnhof Friedrichstrasse. HOUTLEATTE, Directeur.

ITALIE

GENES
GRAND HOTEL
MIRAMARE

NOUVEL HOTEL DE TOUT PREMIER ORDRE
Grand Centre Mondain
FRANCE
NICE
HOTEL PALAIS-ROYAL, 14 Caracal.
G^{re} confort, cuisine hors pair. Prix mod.

RENSEIGNEMENTS UTILES
LE SAINT DE DEMAIN : Saint Benjamin.
Imprimeur-Gérant : QUINTARD.
Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot.

BANQUE ANGLO-FRANÇAISE
(Limited), 1, Bank Buildings, Princes Street, LONDRES
Effectue toutes Opérations de Banque et de Bourse.

VIENT DE PARAÎTRE
L'Anthologie des POÈTES
DE MONTMARTRE
SÉLECTION UNIQUE COMPRENANT

PLUS de
150
CHANSONS
MONOLOGUES
POÉSIES
Les plus célèbres dans
LES CABARETS
de
MONTMARTRE
Réunis dans
UN VOLUME à
3 fr. 50

Publié par la LIBRAIRIE OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, PARIS.

PRET sans frais à Officiers, Fonctionnaires et à TOUS

TOULON-GRAND HOTEL 307 d'AZUR
Appartements jolies - Bains - Garage - Chauffage Central.

PHARMACIES DE FAMILLE

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE
A l'usage des Châteaux, Villas, Usines
Chantiers, Mairies, Presbytères, Pensions
Couvents, Officiers de terre et de mer.

MODELES SPECIAUX pour
Automobilistes, Cyclistes, Explorateurs.
(MÉDAILLES DE BRONZE, ARGENT
VERMEIL ET OR)
Envoi franco du catalogue illustré (50 modèles)

PHARMACIE NORMALE.
49, rue Drouot, Paris.

CONSTIPATION GEBROUEN CERTAINE
Par l'emploi de la délicieuse
POURLEUSE laxative ROCHER
Paix du Flacon de 20 doses : 2 fr. 50, dans toutes Pharmacies.

COGNAC J. & F. MARTELL MAISON FONDÉE EN 1715

MARCHÉS FINANCIERS

Mémoire. — A Paris, la tendance est satisfaisante. Marché ferme à Londres et à Berlin.

Paris, 29 mars.

Nous avons répété bien souvent que l'annonce d'une détente sérieuse en Orient ne manquerait pas d'être suivie d'une très vive reprise sur notre marché financier. Les derniers incidents avaient arrêté, en effet, les excellentes dispositions qui commençaient à se faire jour et qui permettaient à notre place de réparer les pertes subies pendant de longs mois de crise et de réaction. Plusieurs fois on avait cru pouvoir s'engager, mais la politique menaçait sans cesse de nouvelles surprises, et le public financier, lassé de cette constante incertitude, se décida bientôt à ne plus rien entreprendre tant qu'il ne pourrait voir clair dans la situation.

Les embarras créés à la Bourse par des incidents de cet ordre ont, au moins, cet avantage d'être rapidement oubliés dès que l'incident lui-même est clos. Il n'était pas nécessaire d'examiner attentivement les tendances de la place pour se rendre compte de ce fait : que, tout en se tenant sur une réserve semblant de position des nouvelles paraissaient moins favorables, les acheteurs suivaient le marché avec beaucoup de soin et n'attendaient qu'un éclaircissement pour repartir en scène. Les motifs d'abstention d'ordre financier qui les avaient tenus si longtemps éloignés de la Bourse n'existaient plus, en effet, et nous n'ignorons pas l'importance de leurs besoins de placement ou de emploi.

Depuis deux jours, l'impression se dégageait très nette que les choses étaient en voie d'arrangement, et nous ne nous étions trouvés samedi dernier à la veille d'une journée de chômage, les demandes auraient été fort actives. Elles n'en ont été que plus nombreuses aujourd'hui : dès le début, achats et rachats ont relevé toute la cote et le mouvement d'amelioration s'est maintenu jusqu'à la clôture. La liquidation de fin de mois qui commençait demain par la réponse des primes s'annonce comme devant se faire dans de très bonnes conditions avec des taux de report excessivement réduits ; cette opération pourra donc contribuer à accentuer les bonnes dispositions de la place, mais nous comptons également beaucoup sur l'action salutaire du comptant qui, pas cessé, pendant toute la durée de la crise, de manifester sa confiance dans l'issue du conflit, tout en se tenant, à regret, à l'écart des placements.

Notre 3 0/0 s'avance à 97 57.
L'Extérieure espagnole s'inscrit à 98 82 ; le Portugais 3 0/0, à 59 90 ; le Serbe 4 0/0, à 78 82 ; le Turc unifié, à 94.

Parmi les fonds russes, le 4 0/0 Consolidé clôture à 86 25 contre 85 50 ; le 4 0/0 1901, à 86 ; le 3 0/0 1891, à 72 05 contre 71 30 ; le 5 0/0 1906, à 101 07 contre 100 35 ; le 4 1/2 0/0 1909, à 91 60 contre 91 02.

Les Lots 1888 de l'Etat indépendant du Congo sont à 87.

Dans le groupe des grands établissements de crédit, la Banque de Paris s'échange à 4,505 contre 4,580 ; le Crédit lyonnais, à 4,208 contre 4,206 ; le Comptoir d'escompte, à 730 ; le Crédit foncier, à 740 ; la Société marseillaise, à 849 au comptant ; la Société générale, à 673 sans changement ; la Banque des Pays, à 257 contre 256 ; le Crédit mobilier, sans changement ; la Banque de l'Union Parisienne est à 790.

Parmi les valeurs industrielles la Thomson est traitée à 716 ; les Etablissements Orosdi-Bach, à 235.

Les chemins français sont peu activement traités : Est, 835 ; Lyon, 1,365 ; Nord, 1,700 ; Orléans, 1,420 ; Ouest, 1,550.

Le Métropolitain s'avance à 502 ; le Nord-Sud gagne un point à 315.

les obligations, à 487 ; l'Eclairage électrique est à 265.

Dans le compartiment des valeurs étrangères, la Banque d'Athènes cote 113 ; la Land Bank of Egypt, 200 ; la Banque centrale mexicaine, 420.

Le Rio termine à 1,770 contre 1,742 ; la Central Mining, à 351 contre 358.

Dans le groupe des valeurs industrielles russes, la Brinsak gagne un point à 367 ; la Sonobloc termine à 1,450, contre 1,430 ; les Naphthes de Bakou à 845, contre 831.

Les chemins espagnols sont bien tenus : Saragossa, 410 ; Nord de l'Espagne, 342 ; Andalous, 204.

Les obligations 5 0/0 des chemins de fer de Rosario à Puerto-Belgrano sont à 478.

On télégraphie de Buenos-Aires que, dans les milieux économiques et financiers, on a la conviction que le pays se trouve dans une situation de prospérité exceptionnelle ; toutes les branches de l'industrie nationale, y compris celle des chemins de fer, sont appelées à bénéficier de cet état de choses.

Bourses étrangères

Londres, 29 mars, 5 h. 15. — Marché très ferme. Consolidés en sensible avance. Chemins anglais demandés. Fonds étrangers actifs et en plus-value ; les Fonds russes ont été particulièrement recherchés. Valeurs cuprifères en hausse, sur une notable reprise du cuivre ; le Rio-Tinto a été particulièrement remarqué. Valeurs américaines, mieux aussi ; on a notamment demandé l'Atchafon, le Baltimore, le Louisville, le Canadian, l'Union et le Southern Pacific.

Berlin, 29 mars, 3 h. 15. — Bourse en hausse. Fonds allemands et prussiens très fermes. Fonds étrangers demandés, surtout les Russes. Groupe américain très bien tenu. Valeurs de banques en avance ; la Disconto a détaché son coupon. Valeurs industrielles et de charbonnages animées et bien disposées, en particulier la Harpener, la Laura, la Dynamite.

Vienne, 29 mars, 3 h. 10. — Marché très ferme. Fonds autrichiens en plus-value ; Crédit mobilier et Foncier en forte avance. Chemins autrichiens en hausse ; Laenderbank et Alpines en notable bénéfice ; par contre, Tabacs ottomans calmes.

Bruxelles, 29 mars, 3 h. 58. — Marché ferme, mais manquant toujours d'animation. Le Rio continue son mouvement ascensionnel à 1,778.

Rome, 29 mars, 3 h. 55. — Les bonnes dispositions des places étrangères ont contribué au développement de notre marché qui a conservé une bonne tenue.

Madrid, 29 mars, 4 h. 40. — Marché ferme. Le change s'inscrit à 11 65.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE. — Situation au 28 février 1939. — Actif : Caisse et banque, 11,968,532 fr. 01 ; portefeuille, 134,732 fr. 42 ; reports, 69,938 fr. 70 ; correspondants (effets à l'encaissement), 49,804,392 fr. 61 ; bons à échéance fixe, 115,855,747 fr. 87 ; rentes, obligations et valeurs diverses, 8,224,390 fr. 41 ; participations financières, 7,018,587 fr. 55 ; avances garanties, 124 millions 250,572 fr. 16 ; comptes débiteurs par acceptations, 127,600,769 fr. 91 ; agences hors d'Europe, 14,060,846 fr. 19 ; comptes d'ordre et divers, 14,222,049 fr. 21 ; immeubles, 15,841,544 fr. 40 ; Exercice 1938 : 3,750,000. Total : 1,472,419,151 fr. 01.

Passif : Capital, 150,000,000 ; réserves, 20 millions 720,091 fr. 85 ; comptes de chèques et comptes d'escompte, 658,457,327 fr. 53 ; comptes courants créditeurs, 49,804,392 fr. 61 ; bons à échéance fixe, 60,350,361 fr. 75 ; acceptations, 124,813,764 fr. 90 ; comptes d'ordre et divers, 38,272,802 fr. 31. Total : 1 milliard 472,419,151 fr. 01.

CAISSE D'ÉPARGNE ET DE PRÉVOYANCE DE PARIS. — Opérations du dimanche 21 au samedi 27 mars 1939 : Versements de 6,409 déposants, dont 510,154 fr. Remboursements, 15,841,544 fr. 40. Total : 518,563 fr. 50. Capital employé en achat de rentes : Fr. 600,052 fr. 50.

DES VALEURS
Cours de clôture d'hier (d'au) min. constat.

FONDS D'ÉTAT FRANÇAIS
O O Perpétuel... 97 40 97 45 + 0 05
O O Amortissable... 97 20 97 25 + 0 05
Obligations Tunisiennes... 489 25 490 00 + 0 75
Obligations Algériennes... 489 25 490 00 + 0 75
Obligations Marocaines... 489 25 490 00 + 0 75
Obligations Indochinoises... 489 25 490 00 + 0 75
Ville de Paris 1895-1906... 511 50 512 00 + 0 50
Ville de Paris 1907-1912... 511 50 512 00 + 0 50
Ville de Paris 1913-1918... 511 50 512 00 + 0 50
Ville de Paris 1919-1924... 511 50 512 00 + 0 50
Ville de Paris 1925-1930... 511 50 512 00 + 0 50
Ville de Paris 1931-1936... 511 50 512 00 + 0 50
Ville de Paris 1937-1942... 511 50 512 00 + 0 50
Ville de Paris 1943-